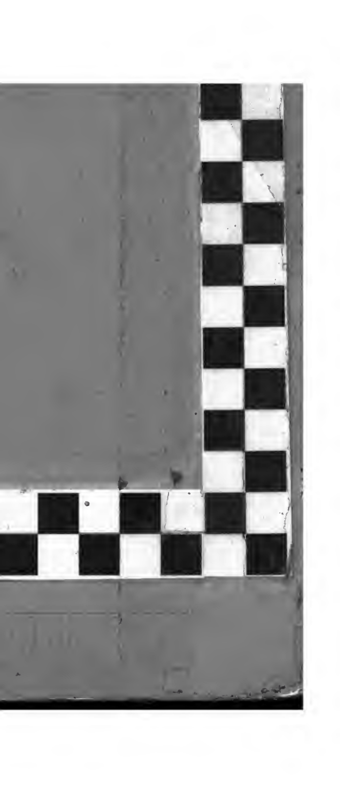







N

LES CHEVALIERS
DU LION.

TOME II.

LES CHEVALIERS

DU LION,

HISTOIRE PUISÉE DANS LES ANNALES
DU XIIIe. SIÈCLE;

Traduit de l'allemand.

TOME II.

IMPRIMERIE DE VALADE.

A PARIS,

MARCHAND, libraire Palais du Tribunat, galerie de bois, près le passage de Valois, 188, et au passage Feydeau, n°. 24.

AN XIII.

LES CHEVALIERS DU LION.

FRÉDÉRIC n'avait cessé, jusqu'au moment de son entretien avec le paysan, de révoquer en doute l'horrible forfait qu'il était chargé de punir, et maintenant toutes ses espérances à cet égard étaient détruites sans retour. Son cœur seul combattait encore, et il se plaisait à en écouter les mouvemens, quand le chevalier envoyé à la recherche du chapelain, vint se présenter avec ce dernier.

LE CHAPELAIN.

Soyez le bien venu, illustre et noble chevalier; je vous attends depuis long-

LE CHAPELAIN.

Vous saurez tout. J'avais couvert long-tems du manteau de la charité chrétienne les désordres affreux qui déshonoraient ce séjour ; mais comme cette indulgence ne servoit qu'à donner plus d'insolence au crime, le révérendissime père abbé me déclara que ce serait y participer, que d'en tolérer ainsi la profession publique. Conformément à cette décision, je fis connaissance avec les soldats , et je leur représentai vivement le danger qui en résulterait pour le salut de leurs âmes, s'ils se vouaient plus long-tems au service d'une adultère souillée du sang de son époux. Ces remontrances produisirent l'effet que j'en attendais : plus de quatre-vingt de ces braves gens, qui rougissaient de passer pour les protecteurs du libertinage et du meurtre , sor-

tirent successivement du château. Trente seulement restent encore, et la moitié même en est très-chancelante; les autres sont des misérables et des criminels déclarés qui, ne croyant ni à Dieu ni au diable, ont rejeté avec mépris tous mes salutaires avis.

FRÉDÉRIC (*seul*).

Ah! c'est donc là le sujet du mécontentement et de la sortie de ces valets!.. je commence à voir clair..... (*Haut*) Vous avez joué gros jeu: je suis persuadé que si le chevalier en avait conçu le moindre soupçon, une branche de chêne et un bout de corde lui eussent fait justice de vous.

LE CHAPELAIN (*se signant*).

Dieu nous préserve d'un pareil malheur! Mes intentions étaient pures: ne fallait-il pas ménager le sang de tant de braves chevaliers?

FRÉDÉRIC.

Si c'était là votre seul but, grand merci!... mais au fait!.... Avant que d'agir, avant que de punir, il faut que vous me fournissiez des preuves claires et convaincantes du crime: cette précaution de ma part vous paraîtra sûrement juste; vous sentez-vous en état d'y satisfaire ?

LE CHAPELAIN.

Sans doute!... Le poison termina les jours du comte de Neubourg : tout le prouve, le genre de sa maladie et celui de sa mort: et lui-même il m'a communiqué, avant que de mourir, son opinion à cet égard, opinion confirmée depuis par la déclaration du médecin.

FRÉDÉRIC.

Fort bien! je veux tout croire, mais faut-il justement que ce poison ait été

préparé et donné par l'épouse du comte?

LE CHAPELAIN.

Ce fait n'est pas plus douteux que l'autre. Deux témoins l'ont appuyé par un aveu formel arraché aux remords de leur conscience dans les derniers instans de leur vie. Confidens de la meurtrière, ils lui avaient fourni le poison, et comme cette femme coupable, qu'aucun crime n'effraie, crut avoir des raisons de se défier de leur discrétion, elle les dépêcha par les mêmes moyens qu'elle tenait d'eux. Je fus présent avec le médecin, quand, vaincus par la douleur et par le repentir, ils firent cette déclaration terrible, que tous les habitans du château eussent également entendue, si, pour ménager les pénitens dans ces derniers momens, le médecin n'eût pas jugé à propos de se borner à la rédiger par écrit, et à leur en faire signer l'acte, ce

à quoi ils se soumirent sans balancer. Le voici : lisez-le.

FRÉDÉRIC (*prenant l'écrit et l'examinant avec attention*).

Singulier, en vérité!

LE CHAPELAIN.

Si vous ne pouvez pas lire, seigneur chevalier, je suis à vos ordres.

FRÉDÉRIC.

Soyez sans inquiétude, je sais me tirer d'affaire!.... Le médecin se trouve-t-il encore dans le château ?

LE CHAPELAIN.

Oui, et c'est à ma sollicitation seule qu'il y reste encore. Il ne manquera pas, je vous en assure, de vous confirmer la vérité de tout ce que je viens de vous dire.....

FRÉDÉRIC.

Et où est la fille du comte ?

LE CHAPELAIN.

Où elle est? au dire de sa mère, elle se trouve dans un couvent, mais.... bien sûrement elle dort aussi de ce sommeil dont on ne se réveille plus!

FRÉDÉRIC.

Parlez-vous sérieusement?

LE CHAPELAIN.

C'est mon opinion.

FRÉDÉRIC.

Et ce chevalier inconnu, est-il bien réellement l'amant de la veuve?

LE CHAPELAIN.

N'en doutez pas: tout le château vous le dira. A peine le comte de Neubourg eut-il rendu les derniers soupirs, que ce complice de sa mort fut introduit dans le château; et il faut que la coupable

ait été depuis long-tems d'intelligence avec lui, car dès la première nuit, ils se retirèrent ensemble dans un appartement clos avec beaucoup de soin. Il est vrai que le chevalier repartit le lendemain matin, mais nous le vîmes revenir immédiatement après, avec une troupe de gens armés, et ainsi soutenu, il leva le masque, et s'opposa ouvertement à l'exécution de la dernière volonté du défunt.

FRÉDÉRIC.

Et quelle était cette dernière volonté?

LE CHAPELAIN.

Le malade, outré contre une scélératesse si noire, déshérita sa femme. Notre révérendissime père abbé fut institué avoué et protecteur du château, avec la pleine jouissance de tous les autres biens, jusqu'à la majorité de l'enfant; mais le chevalier fit des préparatifs de

défense, brava les députés du monastère, et prit possession de l'héritage au nom de la meurtrière.

FRÉDÉRIC.

Fort bien ! à merveille ! voici une circonstance essentielle que j'ignorais, et qui jette un grand jour sur toute l'affaire !

LE CHAPELAIN.

Notre abbé n'était pas assez puissant pour soutenir ses droits ; il chercha partout, et sans succès, des défenseurs qui voulussent combattre pour l'honneur du saint nom de Dieu : songeant enfin à la célébrité de votre union, si formidable aux méchans ; connaissant la pureté des motifs qui dirigent vos actions, il vous envoya des députés qui revinrent avec l'assurance que vous puniriez le crime, et que vous défendriez l'innocence.

FRÉDÉRIC.

Vous vous mêlez donc aussi des affaires de la guerre ?

LE CHAPELAIN.

Oui, et c'est un devoir, quand elle n'a d'autre but que celui d'étendre et de glorifier le nom du Seigneur.

FRÉDÉRIC.

Ne vous est-il pas défendu de verser le sang ?

LE CHAPELAIN.

Aussi nos mains n'en sont-elles pas souillées.

FRÉDÉRIC.

Comment donc avez-vous pu résister avec succès, et détruire les effets du crime ?

LE CHAPELAIN.

Par la ruse, sire chevalier, par la

même direction, cria : « Est-ce là le pas du lion ? »

FRÉDERIC (*avec chaleur.*)

C'est lui ! ouvrez sans délai ! car s'il vous est connu, vous savez que sa justice ne frappe que les méchans, et qu'elle protège les bons.

LA VOIX.

Je le connais et je l'honore ; mais est-il juste, est-il digne de lui de se glisser comme un serpent pendant la nuit, et de marcher sous les auspices du tigre ? Je l'ai vu autrefois, méprisant la perfidie et la ruse, ne paraître qu'à visage découvert, et annoncer hautement ses généreux projets.

FRÉDÉRIC.

Ses sentimens sont les mêmes ; mais une résistance annoncée, devait lui faire verser du sang : il a voulu l'épargner. Si

le tigre a eu l'audace de se revêtir de la peau du mouton, et d'obtenir ainsi la protection du lion, cette audace ne restera point impunie; on le fera repentir de sa perfidie

LA VOIX.

Honneur au juste, à l'intrépide lion! qu'il se présente devant la grande porte du château, et il la trouvera ouverte. J'attends sans crainte tous ses jugemens; mais il n'est pas de sa dignité d'entrer par une porte dérobée, et d'exciter ainsi chez les habitans du château le soupçon que ses voies ne sont pas toujours droites.

FRÉDÉRIC (*à ses chevaliers*).

Suivez-moi! ce qu'il dit est juste et sage: marchons!

LA VOIX.

Je vais vous attendre; mais surveillez le tigre; il pourrait vous échapper.

FRÉDÉRIC.

Et, certes, nous tiendrons parole! vous pouvez y compter, vous et votre abbé!.... Me voici instruit; il ne me reste plus de doutes.... La seule chose qui me surprenne encore, c'est que le chevalier continue de vous protéger, de vous garder dans le château, où votre présence cependant doit lui paraître très-suspecte : car pour peu qu'il réfléchisse, il ne peut manquer de soupçonner que, loin de trahir la foi jurée à votre abbé, vous chercherez au contraire à faciliter le succès de ses vues.

LE CHAPELAIN.

Je conçois votre étonnement : accoutumés comme vous l'êtes, vous autres chevaliers, à ne prendre confiance que dans la pointe de votre épée, vous allez toujours droit en besogne; quant à nous,

qui détestons ces armes meurtrières, c'est à la prudence seule qu'il appartient de régler nos démarches. Approuvant donc la résolution de ce téméraire étranger, je lui ai offert ma médiation pour parvenir à une conciliation amiable. Il l'accepta, et j'ai réussi jusqu'à présent à traîner les choses en longueur. Je l'avoue cependant, notre homme commence à se défier de moi, et il fait épier toutes mes démarches. Je soupçonne que les soldats partis n'ont pas eu tous bouche close, et si vous aviez encore tardé quelque tems, il est probable que je me serais vu forcé de déguerpir, pour me mettre en sûreté.

FRÉDÉRIC.

Finissons; je vous entends, je suis instruit..... Quelle est l'heure la plus favorable pour tenter la surprise du château.

LE CHAPELAIN.

Minuit! Tout alors est paisible, tout dort et repose. Vous partagerez vos chevaliers en trois bandes : la première sera confiée à la conduite d'un chef adroit, qui la fera marcher en silence vers la poterne ouverte par les soins du médecin : celui-ci surprendra avec elle la garde très-peu nombreuse qui occupe ce poste, et qui se rendra probablement sans coup férir. Je conduirai moi-même les deux autres troupes dans les appartemens de l'adultère et de son amant. (*En souriant.*) Il serait possible que nous trouvassions les deux oiseaux dans le même nid; mais quoiqu'il en arrive, j'espère que la besogne ne sera point difficile avec des gens endormis, et que deux coups de poignard feront l'affaire.....

FRÉDÉRIC.

Misérable !... (*se remettant aussitôt*).

LE CHAPELAIN.

Qu'avez-vous, seigneur chevalier; qu'avez-vous ?

FRÉDÉRIC.

Rien. ;... La grande facilité de toute cette expédition me donne un peu d'humeur : j'espérais en recueillir plus de gloire..... Vous pouvez partir. (*Au chevalier*). Ne le perdez point de vue.

LE CHAPELAIN.

J'ai encore ; noble seigneur, une prière à vous faire de la part de notre révérendissime père abbé, et j'ai la confiance de croire que vous ne la rejeterez pas.

FRÉDÉRIC.

Parlez !

LE CHAPELAIN.

Si l'héritière du comte est morte, comme nous offrons de le prouver juridiquement, il est évident que toute sa succcession est dévolue à notre maison. Dans cette supposition, vous êtes très-humblement prié d'en agir, avec votre conquête, le plus doucement qu'il vous sera possible, de ne songer à aucun butin, et d'empêcher que vos chevaliers, emportés par le sentiment d'une juste vengeance, ne mettent le feu au château : il ne faut point perdre de vue que tous ces biens sont voués au Seigneur.

FRÉDÉRIC (*avec colère*).

Ton abbé se serait-il mis dans la tête que nous sommes des voleurs et des incendiaires ? parle, explique-toi !

LE CHAPELAIN.

Dieu et tous ses saints nous préservent d'une pareille pensée !

FRÉDÉRIC.

Qu'il s'en garde au moins ! le seul soupçon pourrait lui en coûter bien cher !

LE CHAPELAIN.

Je vous demande bien humblement pardon..... daignez être persuadé....

FRÉDÉRIC.

Il suffit !.... ce n'est point l'amour d'un gain sordide qui nous met les armes à la main : nous combattons contre le crime et pour l'innocence : nous récompensons celle-ci, nous punissons l'autre : comptez-y, vous tous et votre abbé.

Frédéric renvoya alors le chapelain, et commença à réfléchir sur tout ce

qu'il venait d'entendre ; il fut bientôt persuadé que les deux accusés étaient innocens, et que la cupidité seule des moines avait imaginé et dirigé les chefs odieux de cette accusation. Il résolut, en conséquence, de faire tous ses efforts pour parvenir à démasquer ces lâches et coupables hypocrites. Dans le premier moment de son indignation, il conçut le projet de ne garder aucun ménagement avec les traîtres, de ne point attaquer le château, et d'attendre le jour pour s'en approcher en qualité d'ami et d'allié ; mais sa prudence ordinaire ne tarda pas à le convaincre des inconvéniens attachés à cette mesure hardie, et songeant qu'un ennemi surpris était toujours à moitié vaincu, il revint à son premier plan et aux termes précis de ses instructions. Dès que minuit eut sonné, il donna le signal pour la marche. Le chapelain fit faire un détour

LE CHAPELAIN (*descendant avec Frédéric qui l'avait d'abord saisi par la main*).

Je ne me trompe pas, cette voix est celle du chevalier.

FRÉDÉRIC.

Je le crois.

LE CHAPELAIN.

Oui, de par tous les saints! il aura surpris le médecin, et le lâche aura tout avoué.

FRÉDÉRIC.

La chose est probable.

LE CHAPELAIN.

Maudit inconvénient! il détruit tout notre plan.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi? n'avez-vous donc pas entendu que la porte principale nous se-

LE CHAPELAIN.

Ressources inutiles.

FRÉDÉRIC.

C'est là notre affaire.

LE CHAPELAIN.

Eh bien, je me retire.... je n'aurai point la folie de m'exposer ainsi de propos délibéré.

FRÉDÉRIC.

Tu resteras, tu marcheras avec nous!.. Crois-tu que mon bouclier n'est point assez large pour couvrir ta grosse et épaisse figure ?

LE CHAPELAIN.

Grand merci pour cette protection, je ne m'en soucie nullement. Vous con-connaissez d'ailleurs les devoirs respectables de mon état : je ne puis être témoin de l'effusion du sang.

FRÉDÉRIC.

Mais vous pouvez calomnier, empoisonner, voler.....

LE CHAPELAIN.

Quoi ! vous pourriez croire ? vous pourriez penser ?.....

FRÉDÉRIC.

J'en serai convaincu au premier effort que tu feras pour te sauver. Holà, varlets ! menez le moine à la queue de la troupe, et sachez que votre tête répond de lui !

LE CHAPELAIN.

Juste ciel ! qu'avez-vous envie de faire de moi ? Me prenez-vous peut-être pour ce tigre dont parlait ce maudit chevalier ? Au nom de Dieu, rendez-moi la liberté.... je suis innocent, quoiqu'en ait pu dire ce coquin de médecin.

FRÉDÉRIC.

Tant mieux pour toi, si tu réussis à le prouver.... (*Aux chevaliers.*) Vous me suivrez, j'espère ?

QUELQUES CHEVALIERS.

Jusqu'à la mort ! Votre prudence cependant.......

LE CHAPELAIN.

A merveille, braves chevaliers ! à merveille ! vous parlez comme des anges ! ne le suivez point, je vous en supplie : sa témérité vous mène à la boucherie !

FRÉDÉRIC.

Silence, misérable !... (*Aux chevaliers.*) Vous pensez bien que je n'aurais point accepté l'invitation, si l'examen le plus scrupuleux et le plus sévère n'eût précédé cette démarche. Je

connais l'homme qui défend le château : c'est le chevalier Viesenborn.

QUELQUES CHEVALIERS.

Quoi, lui ? Ne soyons donc plus étonnés de sa connaissance des usages de l'union.... Il aime Euphrosine ; pour la mériter, il aura voulu prendre la défense de l'innocence..... Quel horrible tissu de calomnies !... Moine, tu en as indignement menti par ta gorge !

LE CHAPELAIN.

Malheureux que je suis ! que vais-je devenir !

FRÉDÉRIC.

Chevaliers, vous avez deviné juste : marchons, et ne perdons point de tems.

La troupe s'avança, ne tarda pas à gagner le grand chemin, et de là le château. Le pont-levis était baissé,

Viesenborn l'occupait avec tous ses soldats ; mais au lieu d'armes, ils ne portaient que des flambeaux allumés.

VIESENBORN (*s'approchant de Frédéric*).

Illustre chef de l'union du lion, je croyais te connaître ; mais déjà ta voix avait diminué cette douce espérance, et ta présence la détruit entièrement. Cependant ma résolution n'en est pas moins inébranlable : je te livre ce château que mes soins ont défendu jusqu'à présent contre les entreprises de l'injustice et de la perfidie ; daigne prendre sous tes auspices l'innocence que la perversité opprime. Noircie par la plus lâche calomnie, elle se jette avec confiance dans tes bras, bien persuadée que tu ne puniras point avant que d'avoir examiné.

FRÉDÉRIC.

Ta confiance m'honore, elle honore mon union ; elle est la preuve la plus convaincante de la droiture de tes intentions, et tes espérances ne seront point trompées (*il descend de cheval*). Chevaliers, emparez-vous des portes ; et que personne n'entre ou ne sorte sans les précautions d'usage. (*à Viesenborn.*) La belle Euphrosine vous salue.

VIESENBORN.

Malheur à moi, si l'atroce calomnie a percé jusqu'à elle! toutes ces douces espérances que je cherchais à réaliser avec tant de peines, seraient anéanties sans ressource.

FRÉDÉRIC.

Ne craignez rien ; elle ne connaît pas le but de notre expédition. Personne

n'était instruit de votre présence ici : Euphrosine, à qui vous en avez parlé, n'en a fait la confidence qu'à moi. J'aime à croire à votre innocence ; j'en suis à-peu-près sûr, et vous pouvez compter que je ferai tous mes efforts pour contribuer au succès de vos vues ; trop heureux si je parviens à prouver mon dévouement à la femme intéressante que vous aimez, qui vous aime, et qui m'a confié le soin de ses intérêts.

VIESENBORN.

Agréez, en attendant, les assurances de la vive reconnaissance dont je suis pénétré ; et si vous voulez y ajouter encore, daignez me dire à qui j'ai le bonheur de parler.

FRÉDÉRIC.

Au comte Frédéric de Frobourg.

membre, depuis huit jours, de l'union du lion.

VIESENBORN.

Et revêtu déjà de tant de marques d'honneur ?.... quel homme êtes-vous donc !

FRÉDÉRIC.

La fermeté et la confiance conduisent facilement au but ; mais.... où est la veuve du comte de Neubourg ?

VIESENBORN.

Elle vous attend, en tremblant, au bas de l'escalier. Semblable à une biche poursuivie par des chasseurs impitoyables, l'infortunée a fermé son cœur à l'espérance, et la chute d'une feuille suffit pour la faire frémir et tressaillir. Représentez-vous toutes ses craintes, toutes ses angoisses. Elle sait que vous venez comme vengeur et comme juge :

soutenue, à la vérité, par la voix de sa conscience, elle serait tentée quelquefois de se réjouir de votre présence, si, depuis long-tems, elle n'était accoutumée à voir triompher ses lâches et barbares ennemis. Si vous desirez donc qu'elle ne succombe pas à son désespoir, veuillez ne l'approcher qu'avec des paroles de consolation et de paix.

FRÉDÉRIC.

Conduisez-moi, je vous suis.

Viesenborn guida alors les pas de Frédéric vers l'avant-cour du château. A peine l'eurent-ils atteinte, qu'une femme vêtue de longs habits de deuil, partit du perron, s'avança vers eux, et se jeta, en sanglottant, aux pieds de Frédéric : c'était la veuve du comte de Neubourg ; ses traits décharnés, sa pâleur et les traces profondes que ses larmes avaient imprimées sur ses joues,

étaient les témoins de sa vive douleur, et prouvaient clairement que, malgré ses caprices, l'amour ne pouvait pas avoir choisi un pareil visage pour enchaîner le cœur du jeune et beau Viesenborn. « Ayez pitié de moi, noble chevalier! s'écria-t-elle, ayez pitié d'une veuve infortunée, persécutée, poursuivie par la plus affreuse des calomnies! ne me réduisez pas au malheur de désespérer de la justice et de la bonté de la providence! arrachez-moi à l'horrible extrémité d'attenter à une vie qui m'est devenue odieuse. »

FRÉDÉRIC (*la relevant*).

Malheur à toi, infâme hypocrite, si c'est là ton ouvrage! malheur à toi, si tu as été assez insensible pour martyriser ainsi une femme innocente, et pour voir sans pitié ses larmes et sa douleur!

LA VEUVE.

Ah! ils n'ont été, ils ne sont encore que trop cruels à mon égard! C'est de la main des serviteurs du Dieu miséricordieux que j'ai reçu tous mes chagrins, toutes mes inconcevables souffrances. Ils m'ont enlevé mon époux et ma fille; ils ont noirci mon innocence et mon honneur; ils m'ont ravi jusqu'à l'espérance d'obtenir le secours de celui dont ils se disent les ministres, et dont ils profanent le nom par leurs lâches cruautés!

FRÉDÉRIC.

Reprenez confiance; il vous a exaucée, et voici vos libérateurs et vos vengeurs! Vous êtes innocente, je le vois à vos traits, à votre air, à l'expression de votre douleur, et j'en juge encore mieux d'après mon cœur. Veuillez me conduire chez vous, car il est nécessaire que, pour ne pas être

accusé de partialité, je reçoive de vous, avec plus de détails encore, toutes les preuves du crime que j'ai à punir. (*Aux chevaliers*) Que ce misérable ne soit pas perdu de vue un seul instant ; je ne saurais assez vous le recommander.

UN CHEVALIER.

Rassurez-vous : nous périrons plutôt.

Frédéric se rendit, avec Viesenborn et la veuve, dans la grande salle du château. Elle lui présenta, suivant l'usage, le vin d'honneur; mais le chevalier ne l'accepta point. Quand je vous ai aperçue de loin, lui dit-il, quand j'ai vu sur votre visage l'impression profonde du chagrin, j'ai promis à Dieu de ne point prendre de nourriture avant d'avoir consommé le travail de cette journée. Hâtez-vous donc de me mettre à même de produire votre innocence au grand jour, et de tirer une ven-

geance exemplaire de vos coupables accusateurs.

LA VEUVE.

Leur trame fut ourdie avec autant d'art que de scélératesse, et ses tissus déliés échappèrent aux yeux les plus perçans. Si l'Eternel, dans sa bonté, ne m'eût envoyé ce loyal chevalier (*montrant Viesenborn*); si, comme un second Daniel, il n'eût forcé, il y a quelques heures seulement, l'un des principaux complices à s'avouer coupable; semblable à Susanne, je serais réduite encore à affirmer mon innocence, sans pouvoir la prouver. Ah! généreux chevalier, ma position est affreuse. De toutes les femmes autrefois la plus heureuse, mon imagination s'occupait souvent à chercher celle dont le bonheur pût être comparé au mien, et je la cherchais en vain: que mon sort a cruellement changé!... Mais vous n'êtes

point venu ici pour écouter mes gémissemens et mes plaintes : ce sont des preuves de mon innocence que j'ai à vous donner. J'aimais mon époux avec la plus vive tendresse, et il me payait du plus sincère retour. Dix années s'écoulèrent ainsi dans cette union fortunée, et le ciel se plut à la resserrer par la naissance de quatre fils et d'une fille que je tâchai d'élever dans la crainte de Dieu, et de former à l'amour de toutes les vertus. Il y a maintenant cinq ans qu'étant un jour entourée de mes enfans, et occupée à considérer leurs jeux innocens, le garde de la tour vint annoncer l'arrivée de l'abbé du monastère de Sainte-Marie. Il venait pour engager mon mari à se croiser pour la défense de la terre sainte ; il sut répandre tant de charmes dans sa conversation, il exalta avec tant d'art la gloire et les avantages brillans attachés

à ces sortes d'expéditions, que le comte, séduit, ébranlé, allait donner son consentement, si, paraissant avec mes cinq enfans, leurs larmes et leurs tendres caresses ne l'eussent fait changer de résolution. C'est à dater de cette époque que commencèrent toutes mes calamités. La même année vit périr mes quatre fils. Les deux aînés tombèrent dans un précipice en voulant dénicher des oiseaux dans le creux d'un rocher escarpé, et les cadets se noyèrent dans un étang dont ils avaient eu l'indiscrétion de s'approcher de trop près. Leur mort funeste nous mit au comble du désespoir, et notre douleur ne manquait jamais d'acquérir un degré d'amertume et de vivacité de plus, quand l'abbé, dont nous recevions de fréquentes visites, nous assurait sans détour que ces événemens tragiques étaient une punition du ciel, irrité du refus qu'avait fait le

comte de s'armer pour la plus juste et la plus sainte des causes. Ces reproches, dont le fondement avait une apparence de vérité, auraient probablement fini par déterminer le comte à se conformer sans délai aux desirs de l'abbé, s'il n'eût vivement souhaité d'avoir, avant son départ, un nouvel héritier de son nom; mais la providence ne jugea pas à propos de remplir ce vœu si cher à son cœur, et pour surcroît de malheur, une incommodité très-douloureuse le réduisit bientôt à l'inconvénient de ne pouvoir presque plus quitter sa chambre. L'art des médecins fut épuisé sans succès: le malade languit, ses jours étaient comptés par les souffrances, et il ne pouvait mourir. Enfin quand le mal, minant sans cesse ce corps accablé, eut amené l'heure fatale, mon infortuné époux résolut de faire dresser l'acte de sa dernière volonté, qu'il assura haute-

ment être entièrement dirigée en ma faveur. Le jour, l'heure étaient désignés, les témoins étaient invités, et l'abbé, appelé en cette qualité, avait déjà paru dans le château. La veille, j'avais encore présenté un remède au comte, et ce soin rempli, je m'étais retirée dans mon appartement, vaincue par le sommeil et la fatigue. Je m'endormis profondément ; je ne me levai que tard, et quand je vins à paraître devant le lit de mon mari, je le trouvai mort. Son corps était horriblement défiguré, et présentait par-tout les traces visibles et hideuses du poison. Des tourmens affreux, des convulsions terribles avaient précédé ses derniers instans, et l'abbé eut la lâcheté de me dire en face que le mourant avait déclaré, en présence de tous les assistans, qu'il me regardait comme la cause de sa fin funeste. Cette infâme imputation me mit

hors de moi-même ; j'en perdis la raison, et quand, rendue à la faculté de sentir et de réfléchir, on pût m'informer que le comte avait disposé de tout son bien en faveur de sa fille, j'appris aussi qu'on l'enlevait à ma surveillance, et que l'abbé, nommé son tuteur, était institué avoué et protecteur du château et de toutes ses dépendances. Ces dispositions si extraordinaires, si subitement amenées, si peu prévues, déchirèrent le bandeau qui me couvrait encore les yeux, et firent naître dans mon cœur les premiers soupçons de toute cette trame abominable. Entraînée par la vivacité de ma juste douleur, je ne craignis point de lui donner la plus forte expression, et ne ménageant plus rien, je demandai hautement à toute la terre protection et justice. Le chapelain et le médecin, présens à cette première explosion de mon ressenti-

ment, eurent l'air d'en approuver le motif, et me conseillèrent de combattre par la prudence et par la ruse ; la scélératesse de l'abbé. Eloignez, me dirent-ils, votre enfant de ce château ; faites-la soustraire aux regards de l'abbé, et il sera hors d'état d'exercer ses droits ici ; et de vous en faire expulser. Je goûtai ce projet, et j'envoyai ma fille à une de mes amies, religieuse dans le monastère de Saint-Jean. Peu de tems après, j'en reçus l'affreuse nouvelle que, se promenant avec mon enfant dans le jardin du couvent, des hommes masqués la lui avaient arrachée des bras et enlevée. Mes soupçons contre l'abbé se changèrent alors presque en certitude; mes deux perfides conseillers m'y confirmèrent, en ajoutant qu'une prompte fuite était le seul parti qui me restait à prendre. L'enlèvement de votre fille, me dirent-ils, met le sceau à ses projets

contre vous, car il ne manquera pas de vous la redemander, et vous, ne pouvant point la représenter, allégant en vain ce fatal enlèvement, qui deviendra même entre ses mains une nouvelle arme pour vous accuser, vous n'avez à attendre que la perte de votre liberté, et peut-être même celle de votre vie. J'étais disposée à suivre leur avis, à chercher dans un désert la fin de mes maux : déjà j'avais pris congé et je m'étais recommandée à la protection d'une image de la Vierge que j'avais toujours particulièrement honorée, et qui se trouvait dans une chapelle non loin du château ; déjà mes gémissemens, mes larmes, mes sanglots se mêlaient à mes derniers adïeux, quand le chevalier Viesenborn vint à passer. Il entendit mes plaintes, et s'informa avec intérêt de leur cause. Son air de loyauté et de franchise, ses paroles consolantes me

ranimèrent, et je lui confiai tout: il me promit d'être mon libérateur, et de me défendre avec zèle contre tous mes ennemis. Son premier avis fut que je différerais ma fuite, et que je rentrerais au château, où il se proposait de me joindre dans peu avec une troupe de gens armés qu'il comptait rassembler: il tint parole, et reparut chez moi bien accompagné. Le médecin et le chapelain montrèrent beaucoup de joie, en voyant cette heureuse tournure de mes affaires; ils m'assurèrent que l'abbé ne manquerait point d'en être déconcerté, et qu'il renoncerait très-probablement à ses projets contre moi. Ils m'offrirent leur médiation, à l'effet d'accélérer ce salutaire désistement. Viesenborn l'accepta, et déjà cette négociation était avancée au point qu'on m'avait fait pressentir le retour prochain de ma fille, sa réintégration

dans l'héritage de son père ; et pour moi une pension suffisante à mes besoins ; quand tout-à-coup nos défenseurs commencèrent à quitter successivement le château. Le généreux chevalier les avait jusqu'alors soldés à ses frais : il leur promit double salaire, et ils n'en furent pas moins obstinés à partir. Une opiniâtreté si singulière et si soutenue donna beaucoup à penser à Viesenborn, qui apprit enfin que les plus horribles imputations intentées contre moi, et disséminées en secret par le chapelain et le médecin, étaient la cause réelle du dégoût et du départ de nos gens. Dès ce moment, toutes les démarches des deux traîtres furent épiées avec le plus grand soin, et cette nuit, la fortune favorisant le chevalier, il a surpris le médecin près de la poterne ouverte. Les menaces lui ont fait découvrir tout ce plan odieux,

et il nous a annoncé votre arrivée. Daignez vous même maintenant interroger le coupable : j'ai lieu d'espérer que sa déposition fera évanouir tous les doutes, et qu'elle produira au grand jour mon innocence et mes malheurs.

Frédéric se fit amener le médecin enchaîné : il demanda grâce, et avoua tout. Depuis long-tems le monastère enviait les possessions du comte de Neubourg, et l'abbé actuel n'avait été élevé à cette dignité, que sous la condition d'employer tous ses efforts pour en faire adjuger la propriété à sa maison. La ruse qui devait décider le comte à se croiser, n'ayant pas eu de succès, l'abbé eut recours à des moyens plus expéditifs, et le chapelain, religieux de ce monastère, fut choisi pour les mettre à exécution. C'est ce monstre qui eût la barbarie d'attirer et de pousser les malheureux enfans du comte

place. Ce funeste accident mit le chevalier dans le dernier des embarras. Le seul homme qui connût la prison de l'infortunée, et qui sût l'ouvrir, n'était plus, et une mort inévitable, une mort affreuse devenait désormais le partage de l'héritière de Neubourg. En vain il fit avec ses chevaliers le tour du rocher; en vain il l'examina avec la plus constante et la plus scrupuleuse exactitude; on n'apercevait ni ouvertures, ni traces, ni indices; il appela à haute voix la prisonnière par son nom; il lui annonça l'arrivée de ses libérateurs: point de réponse. Il maudit cent fois alors la vengeance précipitée qu'il avait tirée de l'abbé, que les tourmens n'auraient pas manqué de forcer aux aveux exigés de lui. Un seul moyen restait au chevalier, et dans l'excès de son désespoir, il résolut d'y recourir sans aucun délai. Il présumait, non sansune espèce de vrai-

semblance, que les religieux ayant eux-mêmes pressé leur abbé d'employer tous ses efforts pour faire tomber au monastère l'héritage de Neubourg, il était possible qu'il s'en rencontrât un parmi eux auquel il eût accordé une confiance particulière, en lui révélant le secret du souterrain. « Je vais paraître au milieu d'eux, se dit Frobourg; je leur annoncerai la punition et la mort de leur indigne abbé; je les menacerai tous du même supplice, et de la destruction générale de leur maison, s'ils ne révèlent l'horrible secret. » Plein de cette idée, Frédéric communiqua à ses compagnons le faible rayon d'espérance qui luisait encore pour lui, et le saisissant tous avec avidité, ils prièrent leur chef de hâter leur marche, et de les mettre à même de le seconder. On monte à cheval, on pique des deux, on allait s'élancer, quand on aperçut un vieil

hermite qui se glissait avec précaution autour d'un des angles du rocher. L'œil de Frédéric, qui ne quittait qu'avec peine cet endroit fatal, fut le premier à remarquer ce vieillard, portant plusieurs vases dans ses mains, et s'apprêtant à fuir, quand il aperçut cette troupe de gens armés; mais le chevalier, prompt comme la foudre, part de la main, l'atteint, le saisit et le conduit au milieu des siens.

FRÉDÉRIC.

Vieillard, pourquoi cherches-tu à fuir ?

L'HERMITE (*embarrassé*).

Moi?..... je ne fuyais pas.

FRÉDÉRIC.

Que portes-tu ici ?

L'HERMITE.

C'est...... ce sont des mets.

FRÉDÉRIC.

Pour qui? parle, pour qui? (*mettant l'épée à la main*) si tu mens, tu es mort.

L'HERMITE.

Ayez pitié de moi!..... je suis innocent..... c'est ma nourriture que je vais chercher tous les jours dans le monastère.

FRÉDERIC (*descendant de cheval, et portant à l'hermite la pointe de l'épée à la gorge*).

Tu mens: prends-y garde, si à l'instant même tu ne changes de langage, je te plonge cette épée dans le cœur!.... Tu es le geolier d'une jeune demoiselle, c'est à elle que tu portes cette nourriture.

L'HERMITE.

Eh bien, puisque vous savez tout..,

je suis un pauvre malheureux....... ne me tuez pas..... oui, je porte cette nourriture à la demoiselle.

FRÉDÉRIC.

Grâces vous soient rendues, ô Dieu miséricordieux ! (*des larmes de joie coulent de ses yeux*) vous avez exaucé mes vives, mes ardentes prières !..... Où est la caverne ?

L'HERMITE.

Tout près d'ici, dans l'intérieur du rocher.

FRÉDÉRIC.

Marche, guide mes pas.

L'HERMITE.

Très-volontiers, seigneur chevalier ; très - volontiers ; ne me faites pas de mal : cette épée nue me glace d'effroi.

FRÉDÉRIC (*rengaînant son épée*).

Ne crains rien, mon ami, ne crains rien : non-seulement il ne t'arrivera point de mal si tu me conduis dans le souterrain, mais tu pourras compter sur une bonne et grande récompense. Allons, courage ! fie-toi à ma parole ; je n'y ai jamais manqué.

L'hermite conduisit alors les chevaliers vers l'ouverture de la caverne. Une couche épaisse d'une mousse toujours verte, la dérobait à l'œil le plus pénétrant. Le vieillard la sépara, et on vit une seconde couche composée de quartiers de rocs, joints avec tant d'art ; qu'on ne pouvait l'attribuer qu'à la nature. Ce ne fut que quand l'hermite eut détaché quelques-unes de ces pierres ; qu'on entrevit enfin la possibilité d'une issue artificielle, et l'impatient Frédéric, rompant alors avec ses chevaliers

tous ces obstacles, pénétra avec ardeur dans le souterrain ouvert devant lui. Ils traversèrent une allée longue et étroite qui les conduisit à une porte de fer fermée avec soin, et qui arrêta leurs pas. Le vieillard, qu'on avait perdu de vue pendant cet intervalle, profitant de de la surprise et de la joie des chevaliers, s'était hâté de s'enfuir, et cet accident les força de faire sauter la porte, qui céda bientôt à leurs efforts réunis. La demoiselle, tremblante, éperdue, à genoux et les mains jointes, fut le premier spectacle qui s'offrit à leurs regards. Etonnée du bruit étrange qu'elle venait d'entendre, elle s'était imaginée qu'on allait lui faire violence, et se recommandait ainsi à la protection du ciel. Frédéric lui expliqua tout en peu de mots, et quand il l'assura qu'elle serait rendue à sa mère, la pauvre enfant saisit avec ardeur les deux mains

du chevalier, et les couvrit de ses larmes. « J'ai beaucoup, j'ai cruellement souffert, dit-elle en sanglottant; la mort était devenue ma seule espérance..... Vous, noble et généreux chevalier, vous m'arrachez à cette affreuse prison, vous me rendez à la vie, vous me parlez de ma mère..... comment ferai-je, comment m'y prendrai-je pour vous exprimer tout ce que je vous dois ?

FRÉDÉRIC.

J'ai rempli mon devoir : vous ne me devez rien. Le ciel seul a tout fait ; il n'a pas voulu que la confiance du juste soit trompée, et que l'insolent triomphe du méchant fût assuré par l'impunité. Venez consoler et ranimer votre mère ; venez être témoin des transports de sa joie.

Le chevalier s'empressa d'abandonner, avec la demoiselle de Neubourg,

ce lieu qui avait couvert tant de forfaits. Accoutumée depuis si long-tems à ne distinguer les objets qu'à la faible lueur d'une lampe, elle fut tellement frappée par l'éclat du grand jour, qu'on se vit obligé de la soutenir et de la placer sur un cheval dirigé et guidé par un chevalier de la suite de Frobourg. Clotilde, c'était le nom de la jeune damoiselle, était un chef-d'œuvre de beauté, de charmes et de modestie: elle comptait à peine dix-huit ans, quand elle devint la proie de l'infâme abbé. Sans doute les angoisses et les chagrins, sa longue retraite, et l'air mal-sain du souterrain, avaient effacé l'incarnat de son teint, et affaibli le feu brillant de ses yeux : ce n'était plus cette rose vermeille, la reine des fleurs; c'était le lys courbé vers la terre par l'aquilon furieux, et destiné à mourir dans la journée, si une main bienfai-

sante ne se hâte de le protéger et de le soutenir; mais qu'elle était intéressante dans cet état de langueur! quel charme doux et puissant elle répandait autour d'elle! quel empire n'exercent pas sur les cœurs la beauté et la vertu malheureuses! Interrogez le chevalier qui guide le cheval de Clotilde : demandez-lui la cause de l'agitation de son cœur, de ses fréquens soupirs, de sa rêverie profonde; qu'il vous dise pourquoi ses yeux cherchent sans cesse ceux de la damoiselle, et pourquoi il les baisse; pourquoi il rougit quand il la regarde, et quand il en est regardé : est-ce la simple courtoisie qui fait trembler sa main, quand il hasarde un mouvement pour la soutenir? Pourquoi, quand Clotilde appuie la sienne sur son gantelet, un feu dévorant circule-t-il à l'instant dans ses veines? pourquoi respire-t-il à peine? pourquoi tous ses sens sont-ils

agités et troublés ?..... Le chevalier ne répondra point; mais avant que d'arriver au château, ses regards, ses mouvemens, son embarras, n'auront point échappé à la damoiselle, et nos lecteurs apprendront, en tems et lieu, l'effet qu'aura produit cette découverte.

La sollicitude maternelle avait conduit depuis long-tems la dame de Neubourg au-devant des chevaliers. Elle aperçoit de loin un nuage de poussière : il se dissipe ; elle voit flotter les plumes de l'aigle et la crinière du lion ; elle s'élance.... c'est elle, c'est cette enfant chérie arrachée à sa tendresse, seul et précieux reste d'une si nombreuse famille.... O ma fille!... ô ma mère!... Les chevaliers s'arrêtent, ils s'empressent de former un cercle autour de ces deux femmes naguères si infortunées, maintenant si heureuses ; les larmes coulent, ils jouissent de leurs transports;

Frédéric, hors de lui-même, savoure en silence ce délicieux spectacle, et renouvelle intérieurement à Dieu le serment de croire toujours à la vertu, de ne vivre que pour elle, de la défendre toujours. Une joie trop vive est ordinairement muette ; quand celle de la veuve put s'épancher et trouver des expressions, son premier mot fut pour remercier les chevaliers, et le second, pour les inviter au repos. Ils se rendirent à l'invitation, et entrèrent dans le château. La vue des deux suppliciés fit souvenir Frédéric que son œuvre n'était point encore consommé, et il ordonna en conséquence aux varlets de monter à cheval et de convoquer, sans délai, tous les feudataires, les serfs, les vassaux et les hommes-liges du feu comte de Neubourg. Ce soin rempli, Frobourg accepta le vin d'honneur et le festin qu'on avait préparé. Depuis

long-tems la joie n'en avait apprêté aucun dans ce château. L'heureuse dame de Neubourg se saisit la première d'une coupe qu'elle présenta à Frédéric; Clotilde imita son exemple, et se tournant avec un modeste embarras vers le chevalier qui avait guidé ses pas, et qui se trouvait assis à côté d'elle, elle lui offrit le vase d'une main tremblante et incertaine. « C'est à vous qu'il est dû, illustre chef, dit celui-ci à Frédéric, en le prenant des mains de Clotilde; mais puisque sa belle main me l'a présenté, souffrez que je le vide à votre santé et à la sienne. » En achevant ces mots, il le vida d'un trait, et tellement, qu'en renversant le vase, aucune goutte de la liqueur ne vint briller sur l'ongle de son pouce (1). Tous les assistans jetèrent

---

(1) Cet essai était généralement usité dans

des cris de joie à cette vue ; et dirent qu'un pareil exploit était de bon augure, et qu'il aurait sûrement des suites. La gaîté devint alors universelle, et déjà elle se montrait dans les yeux et dans les propos des convives, quand un écuyer vint annoncer à Frédéric l'arrivée de toute la multitude qu'il avait fait convoquer.

Frobourg se leva sur-le-champ, ordonna à ses chevaliers de le suivre, et conduisit la dame de Neubourg dans l'avant-cour.

Quand ils y furent arrivés, il raconta à toute l'assemblée les crimes affreux de l'abbé et du chapelain : voici, dit-il en montrant leurs cadavres, voici quelle a été leur récompense, et quelle

---

les festins du moyen âge. De là notre proverbe : *Rubis sur l'ongle. (Note du traducteur.)*

sera la punition de tous ceux qui oseront troubler la dame de Neubourg et sa fille dans la jouissance de leurs droits. J'ai fini, qu'avez-vous à me dire ?

UN FEUDATAIRE.

Noble seigneur et chevalier, nous sommes prêts à vous obéir sans restriction ; ordonnez, et aujourd'hui même les flammes qui dévoreront le repaire de ces brigands, éclaireront tout l'horison et annonceront à la contrée que de si grands forfaits exigent une vengeance éclatante.

FREDÉRIC.

J'estime ton zèle, mais le crime est puni, épargnons l'innocence. Il est probable que la plupart des religieux du monastère n'ont aucune connaissance des attentats de leur coupable abbé, et dans cette supposition, ce serait offenser le ciel que de les maltraiter. Aban-

donnons à la justice divine ceux d'entr'eux que leur conscience condamne, et espérons que cet exemple servira à les amender.

LE FEUDATAIRE.

Vous serez obéi : nous aurions desiré cependant pouvoir prouver à toute la contrée, que nous n'avons jamais faussé notre foi envers notre suzerain, et que nous savons punir ceux qui, par des ruses criminelles, ont tenté de nous rendre traîtres, vilains et déloyaux.

FRÉDÉRIC.

Vos desirs sont justes : je les approuve ; mais vous avez céans une belle occasion de montrer votre fidélité dans tout son éclat. Prêtez hommage à la dame de Neubourg et à sa fille ; jurez-leur obéissance, et on n'aura plus de doutes sur la pureté de vos intentions.

TOUTE LA MULTITUDE.

Nous jurons foi et obéissance, nous leur prêtons hommage, nous les défendrons de tout notre pouvoir et de tous nos moyens!

FRÉDÉRIC.

Honneur à vous, chers et féaux! je reçois vos sermens au nom de ces nobles dames, et je vous exhorte vivement à les respecter toujours. Elles trouveront constamment dans notre union un prompt, un redoutable appui, et chacun de ses membres sera toujours prêt à punir les parjures et les rebelles.

LA MULTITUDE.

Malédiction sur les parjures et sur les rebelles!

UN FEUDATAIRE.

Demain, avant votre départ, nous

aurons soin d'envoyer ici cent hommes d'élite destinés à garder le château, et à le défendre contre toutes les attaques de la violence et de la ruse.

FRÉDÉRIC.

Touchez-là, vous êtes de braves gens ; vous avez prévenu la demande que j'allais vous faire.

UN FEUDATAIRE.

La récompense de notre zèle est entre vos mains.

FRÉDÉRIC.

Plût à Dieu! parlez.

LE FEUDATAIRE.

Vous connaissez les maux qui nous affligent et nous menacent dans ces tems funestes. Le pillage et le brigandage sont aujourd'hui le métier de tous ceux qui savent manier la lance et l'épée.

Bientôt ce château que vous venez d'arracher à la cupidité en sera assailli de nouveau, s'il n'est défendu par quelque brave et loyal chevalier dont le nom en impose aux méchans, et dont le bras sache repousser les téméraires. Si vous êtes sans épouse, je suis persuadé que la fille de notre ancien comte se fera un plaisir de vous donner sa main, et, dans cette supposition, je me réjouis déjà d'avance de la sûreté et du calme que la force de votre bras saura établir dans cette heureuse vallée.

FRÉDÉRIC.

Votre proposition m'honore infiniment, et je m'empresserais de mettre mon hommage aux pieds de la belle Clotilde, si, depuis long-tems, mon cœur et ma main n'étaient engagés à une autre dame; mais je compte parmi mes dignes compagnons d'armes plu-

sieurs braves et courtois chevaliers qui tiendront à grand honneur l'avantage précieux que le sort ne me permet pas d'accepter.

PLUSIEURS VOIX.

Interrogez-les vous-même, interrogez la mère et la fille; demandez-leur ce que nous avons à craindre où à espérer.

FRÉDÉRIC (*aux dames*).

Vous entendez ce que vos féaux desirent : je trouve leur demande juste, et je prends la liberté de l'appuyer.

LA VEUVE.

Je forme les mêmes vœux. Que serais-je devenue, sans le secours du généreux Viesenborn ? J'ai trop appris que le bras d'une femme est une faible défense. Adressez-vous donc sans crainte

à ma fille elle-même, et pressez-la de répondre.

CLOTILDE (*avec beaucoup d'ambarras*).

Qui? moi?..... Ma mère, je vous supplie en grâce...... je vous prie de considérer...... comment est-il possible...... comment pouvez-vous exiger?......

FRÉDÉRIC.

Noble damoiselle, votre délicatesse est juste: ce n'est point à vous, c'est à l'heureux chevalier que vous honorerez de vos bontés, qu'il appartient de se déclarer. (*Au peuple*) Revenez demain apprendre la résolution qu'auront prise vos dames.

CLOTILDE.

Quoi! vous croiriez que déjà..... demain.....

FRÉDÉRIC (*souriant*).

Oui, car si nous étions bien pressans, peut-être pourrions-nous, dès cet instant, mettre tout le monde d'accord.

On regagna la salle du festin, et le vin et la bonne chère vinrent bientôt délier toutes les langues. Plusieurs d'entre les chevaliers donnèrent l'essor aux mouvemens de leur cœur, et prétendirent que la possession d'une si belle jouvencelle était la récompense la plus brillante à laquelle on pût aspirer. Mais quand ils eurent remarqué l'assiduité et les soins constans du chevalier Eschenbach, quand ils crurent avoir lu dans les yeux de Clotilde que ces soins ne lui déplaisaient pas, il n'y en eut pas un qui ne renonçât à ses vœux, et qui n'eût la générosité d'en faire d'autres pour la prospérité de son heureux rival. « Nous avons été gagnés de vitesse,

dirent-ils en plaisantant, mais nous saurons une autre fois prendre mieux nos mesures; espérons que nous trouverons encore plus d'une occasion d'exercer notre courage, et de défendre des veuves qui auront de tels prix à accorder à la valeur. » Vers le soir, Frédéric ordonna qu'on détachât les cadavres des deux suppliciés, et qu'on les livrât au monastère. Il enjoignit aux varlets chargés de cette commission, d'instruire les religieux de la nature du crime, de celle de la punition, et de leur notifier, d'une manière précise, que telle serait la récompense de tous les audacieux qui oseraient s'arroger des droits sur les propriétés d'autrui. Comme son projet était de repartir dès le lendemain, il congédia de bonne heure tous ses camarades, les exhorta à prendre du repos, et se retira dans son appartement, accompagné des chevaliers Viesenborn

et Eschenbach. Ils desiraient vivement s'entretenir avec lui, parce qu'ils comptaient beaucoup sur les effets de sa généreuse bienveillance, et ils ne se trompèrent point : « Si Clotilde favorise vos vœux, dit Frobourg à Eschenbach, vous pouvez former des espérances fondées, car j'espère décider, demain matin, la dame de Neubourg à vous l'accorder.

ESCHENBACH.

J'ai la parole de Clotilde : elle m'a répondu de sa déférence à vos avis, et de sa soumission pour les ordres de sa mère.

FRÉDÉRIC.

Soyez donc sans inquiétude : vous méritez cette récompense, elle vous sera accordée.

L'heureux Eschenbach quitta alors Frobourg, et Viesenborn lui dit en sou-

pirant : « Qu'Eschenbach est né sous une heureuse étoile! qu'il se voit promptement au comble de tous ses vœux!

FRÉDÉRIC.

J'espère que bientôt vous n'aurez plus rien à lui envier.

VIESENBORN.

Ah! il s'en faut bien que je sois si près du but.

FRÉDÉRIC.

Vous vous trompez : continuez d'agir comme vous venez de le faire, et vous aurez pour appui tous les gens de cœur et d'honneur.

VIESENBORN.

Le père m'a soumis à une épreuve de deux ans ; c'est à vous à juger si je l'ai commencée avec gloire. Mais aurai-je la force de parcourir toute la carrière !

Un amour malheureux, l'incertitude d'obtenir la seule personne qui peut faire le bonheur de ma vie, ces combats qui troublent mon cœur, qui le déchirent sans relâche, me laisseront-ils la liberté et l'activité nécessaires au genre de travail qu'on exige de moi ? Ne vous bornez donc pas, je vous prie, au rôle de confident : soyez l'appui de mon amour, soyez mon ami, mon conseil ; dirigez ma coduite.

FRÉDÉRIC.

Fermeté, persévérance, telle doit être votre devise : soyez homme, et ne vous arrêtez pas à mi-chemin. Comptez, au reste, que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous l'abréger. Le père sera instruit par moi, de la générosité, de la noblesse de la conduite que vous venez de tenir. Je lui ferai sentir combien votre défense du

château de Neubourg vous donne de droits à la reconnaissance de toute l'union.

VIESENBORN.

Accordez-moi ce généreux secours ; illustre chevalier, accordez-le-moi, et Dieu vous récompensera. Consolez mon Euphrosine, saluez-la mille fois de ma part, dites-lui..... (*il verse des larmes*). Pardonnez à ma faiblesse... mais qui a plus souffert que moi?.... Ah! que ne m'est-il donné de la voir un seul instant, de lui parler... de lui dire!... Je puiserais dans ces doux entretiens de nouvelles forces et un nouveau courage.

FRÉDÉRIC (*rêvant*).

Mais, après tout, pourquoi ne viendriez-vous pas?..... Seriez-vous d'humeur à accepter cette faveur, comme récompense de la bonne action que vous venez de faire?

VIESENBORN.

Quoi ! vous voudriez ?.... vous pourriez !....

FRÉDÉRIC.

Sans doute : la chose dépend de moi, et si bien, que vous pouvez compter de partir avec moi demain..... je me charge de tout.

VIESENBORN.

Mais..... pardonnez-moi des objections.... je ne vous les fais que dans l'espérance de vous les voir combattre et détruire : le père ne sera-t-il point courroucé ? n'ordonnera-t-il point.....

FRÉDÉRIC.

Prenez confiance en moi.... c'est moi qui vous présenterai.... je demanderai pour vous la récompense qui vous est dûe, et si l'on est embarrassé sur

le choix, je saurai le fixer en deux mots : vous verrez Euphrosine, vous lui parlerez ; il se pourrait même que nous fussions plus heureux encore....; mais je ne veux pas vous donner des espérances que je n'ai pas la certitude de pouvoir réaliser. Allez, dormez en paix, et soyez bien convaincu que celui qui s'est chargé de la défense de vos intérêts, connaît les tourmens de l'amour, qu'il en a épuisé toute l'amertume, qu'il serait incapable d'en souhaiter les peines, même à ce monstre d'abbé puni par ses mains, et qu'à plus forte raison, il fera tous ses efforts pour en affranchir un homme qu'il aime, qu'il honore, qu'il estime.

Le lendemain matin, au moment que Frédéric soignait les apprêts de son départ, tous ceux que leur devoir attachait à la défense des propriétés de Neubourg, reparurent dans le château,

et réitérèrent leur demande de la veille; et comme, pendant cet intervalle, l'amoureux Eschenbach avait déjà réussi à obtenir le consentement des deux dames, Frobourg plaça la main de Clotilde dans celle de son amant, et, paraissant avec eux au milieu de l'assemblée, il dit : « L'héritière de votre suzerain et seigneur a choisi, et je me flatte que vous serez contens. Voyez à ses côtés ce noble et brave chevalier : son épée sera toujours prête à la défendre contre les téméraires qui oseront tenter de la dépouiller de ses biens..... » Un cri de joie universel s'éleva à l'instant même : tous jurèrent fidélité et obéissance au seigneur présomptif, et ils lui confièrent sur-le-champ le commandement des cent hommes qu'ils avaient désignés pour la garde du château. Après le départ de ces fidèles vassaux, on vit arriver les varlets que Frédéric

avait dépêchés au monastère : ils lui racontèrent que la surprise des religieux avait été extrême, et qu'ils s'étaient engagés, en tremblant, à ne faire jamais aucune démarche pour venger le traitement fait à leur abbé, pourvu qu'on eût la générosité de ne point les inquiéter désormais. « Cette querelle est donc terminée ! s'écria Frédéric : vous pouvez maintenant vous reposer de vos fatigues ; quant à moi, j'ai d'autres devoirs à remplir. . . . Et vous, Eschenbach, ajouta-t-il en riant, je pense que les vôtres vous sont connus aussi, et que vous n'ignorez pas l'obligation où vous êtes de me suivre pour rendre compte de votre conduite ? »

ESCHENBACH.

Vous n'aurez rien à me reprocher : je vous suivrai.

FRÉDÉRIC.

Et qui gardera le précieux trésor que vous laisserez ici ?

ESCHENBACH.

Moi-même ! Clotilde me suit : j'en ai sa parole et celle de sa mère. Ce sera dans mon château que les noces seront célébrées. L'expédition de Neubourg termine l'épreuve à laquelle l'union a eu le droit de me soumettre, et je serai par conséquent libre de revenir ici jouir en repos d'un bonheur que je vous dois.

FRÉDÉRIC.

Ton activité, mon ami, accuse la mienne : plus ancien en date que toi dans la liste des esclaves de l'amour, j'en suis encore à desirer ce que tu as déjà obtenu : mais je ne t'envie pas ton bonheur : une seule prière me reste à te faire, et j'espère que tu voudras bien

me l'octroyer. Change le lieu de la scène et donne au château de mon père la préférence sur le tien. J'espère aussi y être rendu dans peu, et m'unir, par des liens indissolubles, à ma belle et tendre Claire de Hagberg. Dans ce jour fortuné, je desire réunir autour de moi tous les amans heureux de ma connaissance, et je te prie d'en augmenter le nombre.

ESCHENBACH.

Voici ma main, généreux ami et frère : je serai à toi quand tu le voudras ; j'ai même des remercimens à te faire, car je ne puis que gagner à cet échange, puisque tout sera prêt dans ton château, et que rien ne l'est encore dans le mien.

FRÉDÉRIC.

Quelles sont les intentions de la

dame de Neubourg ? suivra-t-elle sa fille ?

LA DAME DE NEUBOURG.

Permettez que je reste ici : ces habits de deuil ne feraient que troubler votre joie et vos fêtes. Mes prières, mes vœux, mes bénédictions suivront mon enfant ; je la saurai heureuse, et je le serai ici.

FRÉDÉRIC (*à ses chevaliers*).

Quel est le preux d'entre vous qui se chargera, en attendant, du soin de veiller à la défense du château ? Il sera relevé avant l'époque qui nous est fixée pour rendre compte de notre conduite.

Plusieurs chevaliers se présentèrent aussitôt à l'envi l'un de l'autre. Frobourg en choisit un d'un âge mûr, d'une valeur et d'une prudence consommées, et se mettant ensuite à la tête de tous

ses chevaliers, ayant Viesenborn, Eschenbach et Clotilde à ses côtés, il prît le chemin du château de son père. La séparation de la mère et de la fille fut des plus touchantes : elle leur retraçait celle qui naguères avait répandu tant d'amertume sur leurs jours. Souvent, quand Clotilde avait déjà pris sa place parmi le cortège, on la voyait fendre la foule, retourner à sa mère, la quitter, revenir encore, et la mouiller de ses pleurs. Enfin la fermeté de Frobourg l'emporta sur ces épanchemens de l'amour filiale, et la troupe se mit en marche, suivie des bénédictions et des cris de tous les varlets et soldats qui, du haut des remparts, lui envoyaient leurs adieux aussi long-tems que la forêt ne la cacha point à leurs yeux. Frédéric ne s'occupa, pendant la route, que du bonheur qui l'attendait, et quand enfin il aperçut les tourelles du château

de son père, il pressa les flancs de son cheval, et toute la troupe imita son exemple. Des nuages de poussière annoncèrent au loin leur arrivée, et dès qu'on les eut signalés, tout se précipita à leur rencontre. Frédéric vit son père, et tomba dans ses bras. Un cercle épais se forma autour d'eux, et la joie était si générale, si vive, si tumultueuse, que personne ne fit attention à Claire, accourue comme les autres, et s'efforçant en vain de percer les rangs. Sa voix, ses cris, ses instances frappèrent l'oreille de Frédéric : il quitta son père pour voler à elle; le vieillard les suit et les serre avec transport tous deux dans ses bras. Il les accable de ses caresses, il les félicite du bonheur qui les attend après tant d'orages, de revers, d'accidens cruels. Cette scène attendrissante ne fut terminée que par l'arrivée du comte de Farnsbourg et de ses deux

filles. C'est lui qui était le chef de la grande union du lion : il donna à Frédéric l'accolade fraternelle, et le félicita sur le prompt et heureux succès de son expédition. « Jouis, lui dit-il, tant que tu le jugeras à propos, du plaisir de te retrouver au sein de ta famille et de tes amis : tu me rendras compte ensuite de la manière dont tu as puni les traîtres, et protégé les justes. »

FRÉDÉRIC.

Je ne tarderai point à remplir ce devoir : permettez-moi seulement de présenter aux dames la fille du feu comte de Neubourg, qui a bien voulu me choisir pour son guide jusqu'ici.

Frédéric remplit alors ce soin, et Clotilde fut reçue par les dames avec beaucoup d'empressemens et d'égards. En montant le grand escalier du château, le hasard le plaça aux côtés

d'Euphrosine, dont les regards, fixés sur lui avec embarras et timidité, semblaient vouloir lui faire une question que la pudeur retenait sur ses lèvres. Le chevalier, qui comprit bientôt sa pensée, lui dit en souriant : « Belle damoiselle, si vous n'étiez point si distraite par les événemens de la journée, je suis bien sûr que j'aurais déjà obtenu des remercîmens de votre part. »

EUPHROSINE.

Vous me rendriez plus de justice, si je connaissais le sujet sur lequel ma reconnaissance doit s'exercer.

FRÉDÉRIC.

Le chevalier Viesenborn est de ma suite.

EUPHROSINE.

Malheur à lui ! malheur à moi ! ce retour va achever de détruire toutes

nos espérances; mon père n'a-t-il point ordonné........

FRÉDÉRIC.

Le chevalier n'a point enfreint les ordres de votre père. Invité par moi à se rendre ici, il n'a pu se refuser à ma demande. Soyez tranquille, je réponds de tout, je me charge de tout.

EUPHROSINE.

Ah! si le succès couronne cet intérêt généreux que vous prenez à nous, comment pourrons-nous jamais vous exprimer notre vive gratitude?

En devisant ainsi, ils arrivèrent dans la grande salle. Frédéric y trouva son frère, tous ses amis, tous ses voisins; Adélaïde seule manquait à son empressement. « Où est-elle? s'écria-t-il, où est-elle? je veux la voir, la consoler.... Hélas! elle seule, peut-être, dans ce

château, ne peut prendre part à la joie qui nous anime tous aujourd'hui!...»
Un silence général et profond fut la réponse à ces questions du chevalier, et malgré ses vives instances, personne n'eut le courage de l'instruire.

FRÉDÉRIC.

Ah! je ne le comprends que trop ce funeste silence!.... elle est morte......
malheureux que je suis!

LE VIEUX COMTE DE FROBOURG.

Vous vous vous trompez, mon fils!...
vivrais-je encore, si j'étais sûr de sa mort?

FRÉDÉRIC.

Pourquoi donc m'est-il défendu de la voir?

LE VIEUX COMTE.

Avec quel empressement ne te ferais-

je point jouir de ce plaisir s'il m'était donné de le partager avec toi! O mon fils, que de chagrins à la fois ont empoisonné la douceur de ma vie! Deux de mes enfans m'ont fui le même jour.... tu es rendu à ma tendresse, tu reviens à moi, couvert d'honneurs et de gloire.... mais Adélaïde.... hélas! j'ignore le lieu où elle respire.

FRÉDÉRIC.

Que dites-vous? quoi! elle serait partie?

LE VIEUX COMTE.

Le jour de ton départ, j'étais assis près de son lit; je cherchais à lui donner des consolations dont moi-même j'avais si besoin, quand on vint m'annoncer l'arrivée d'un hermite qui desirait vivement s'entretenir avec moi. Je me hâtai de le joindre. Il m'était adressé

par ce pauvre comte de Thierstein, que ses fidèles varlets avaient réussi à traîner jusque dans la grotte de l'hermite. Il me sommait, au nom de l'honneur et des lois de la chevalerie, de me rendre sans délai auprès de lui, parce qu'il avait à me révéler, avant sa mort, des choses de la dernière importance. Je partis sur-le-champ, je courus, j'arrivai à tems, et j'entendis en frémissant le récit de cet infortuné. Instruit toi-même depuis par Claire, tu sais que tous deux ils sont innocens : ma fureur m'a aveuglé, et ma main a brisé, a ensanglanté les nœuds qui vous unissaient. Thierstein est mort dans mes bras.... Je songeais, en revenant ici, à la manière dont je me servirais pour préparer Adélaïde à recevoir cette nouvelle funeste, quand deux de mes gens accoururent pour m'annoncer qu'ayant trompé la vigilance de ses gardes, elle

s'était enfuie du château. Toutes mes recherches pour la trouver ont été vaines.... Représente-toi mon chagrin, mes remords, mon désespoir!... J'envoyai chez Claire.... Nouveau sujet de douleur! elle aussi avait disparu. Un seul fils me restait encore; il s'efforçait de me consoler, mais je ne lisais que trop bien sur son visage les peines dont il était lui-même dévoré, et les reproches que son cœur sensible me faisait. Je reçus comme mon sauveur l'écuyer, que mon nouvel ami, le comte de Farnsbourg, m'envoya pour me rassurer sur ton sort et sur celui de Claire. Je le priai instamment, par ma réponse, d'accélérer sa visite qu'il me promettait, et l'espoir ranima pour la première fois mon cœur, quand il se présenta ici. Ce sera encore à l'activité, au zèle de ses généreux efforts, que je devrai pro-

bablement le bonheur de revoir et d'embrasser mon Adélaïde.

FRÉDÉRIC.

Serait-il possible ? quoi, vous auriez quelques notions sur le lieu de son séjour ?

LE VIEUX COMTE.

Les gens que le comte a dépêchés depuis quelque tems, sont revenus avant-hier, pour nous annoncer qu'on avait vu Adélaïde à la porte du monastère de Saint-François de Romont. A cette nouvelle, le fils du comte est parti avec quelques femmes pour chercher Adélaïde, et pour la ramener dans mes bras. Si cet événement tourne comme je le desire, j'ai lieu d'espérer que mon cœur se rouvrira entièrement à la joie que ton retour y a dejà fait renaître avec tant de douceur pour moi. O mon

fils, fils aujourd'hui plus cher que jamais à ma tendresse, quel éclat tu viens de répandre sur notre maison ! Depuis long-tems j'honorais, je respectais cette union célèbre dont la renommée publiait tant de merveilles ; c'est à ta valeur, à ta persévérance qu'il était réservé de me lier d'une manière si étroite au chef illustre qui la commande, et de faire rejaillir sur moi la gloire qui la distingue. (*A son fils cadet.*) Regarde, Henri, comme ces marques d'honneur sient bien à ton frère, comme elles relèvent son air et sa bonne mine.

HENRI.

Ne vous inquiétez pas, votre sang aussi coule dans mes veines !

Agnès, la plus jeune des filles du comte de Farnsbourg, n'était point éloignée de Henri quand il prononça ces paroles ; elle s'approcha de lui, et

lui demanda, en plaisantant, si son projet était d'enlever à la fois tous ces signes d'honneur ?

HENRI.

N'en doutez pas, belle damoiselle; je crois pouvoir vous répondre que si vous proposiez votre main pour prix de la victoire, l'acquisition de cet honneur me présenterait peu d'obstacles.

AGNÈS.

Fâchez-vous, j'y consens; mais j'ai en tête que je ne courrais pas de grands risques en vous prenant au mot. Songez que sur plusieurs centaines de chevaliers du lion, il en est à peine dix qui soient revêtus de tous ces signes d'honneur. Croyez-moi, bornez-vous, pour le moment, à la conquête du casque.

HENRI.

Je m'en garderai bien : cette décora-

tion ne suffit point à mon ambition. Au reste, si votre projet est de me piquer d'honneur, vous venez d'entendre quelle est la manière dont il faut vous y prendre.

AGNÈS.

Je pourrais bien en être pour mes frais.

HENRI.

Quoi! si peu de confiance en vous et en moi?.... Mais vous avez raison, je ne serai pas assez insensé pour proposer cette gageure, et pour soumettre aux lois du hasard tout le bonheur de ma vie.

AGNÈS.

Si vous défendez les dames aussi bien que vous savez les flatter, vous n'avez pas tort d'espérer d'égaler un jour votre frère.

Ils auraient continué sur le même

ton, si le vieux comte de Farnsbourg ne fut venu les interrompre. « J'ai respecté, dit-il, ces premiers momens consacrés à la sensibilité et à la joie ; mais il est tems de songer à d'autres devoirs. Mes chevaliers me doivent le compte de leur conduite : veuillez m'assigner un appartement où je puisse m'entretenir seul avec eux.

LE COMTE DE FROBOURG.

Vous savez depuis long-tems, cher et illustre ami, que vous pouvez disposer de tout ce qui m'appartient ici. Si cette salle peut vous convenir, ordonnez, et nous nous retirerons à l'instant.

En achevant ces mots, le comte quitta la salle avec tous les assistans ; et les chevaliers du lion s'approchèrent de leur chef.

FARNSBOURG.

Frédéric de Frobourg, j'ai, avant tout, un mot à te dire en particulier. (*Il le conduit dans l'embrasure d'une fenêtre.*) J'ai vu à ta suite un chevalier dont j'ai plus d'une raison de ne point desirer la présence ici.

FRÉDÉRIC.

C'est de Viesenborn, sans doute, que vous voulez parler ?

FARNSBOURG.

Oui : je crains que ta réunion avec Claire dans mon château, et tes longues conversations avec elle, ne t'aient point laissé le loisir de bien te pénétrer des statuts de notre société, car ta conduite relativement à Viesenborn, leur est diamétralement opposée. Si tu lui as donné l'espoir d'être reçu parmi nous ; si, séduit par ton propre exemple, tu

as conçu le projet de le conduire dans la cour de l'épreuve, j'en suis fâché, car mon devoir me force de te désavouer et à te déclarer franchement que ce chevalier ne sera de long-tems membre de l'union.

FRÉDÉRIC.

Je ne l'ignore pas; mais ce chevalier s'est conduit avec tant d'élévation d'âme et de noblesse, qu'une exception en sa faveur cesse d'être une grâce, et me paraît un devoir. Sachez qu'une invincible erreur établie par la plus insigne des fourberies, allait me livrer à une démarche dont les résultats couvraient notre union d'une tache ineffaçable; sachez que Viesenborn seul m'a préservé de ce malheur, et que, par conséquent, il m'a semblé juste de l'amener ici pour vous mettre à même de lui décerner l'espèce de récompense qu'il peut mériter. Venez, en présence des chevaliers, écouter le récit

que j'ai à vous faire, et juger si j'ai rempli mon devoir.

Frédéric rendit ensuite publiquement compte du succès de son expédition : il entra dans tous les détails des manœuvres odieuses des moines, et de la punition exemplaire qu'il leur avait infligée. Farnsbourg, enchanté, lui donna les plus grands éloges. « Depuis longtems, dit-il, je connaissais les menées coupables de ces hommes avides qui déshonoraient si scandaleusement la sainteté de leur caractère; depuis longtems je nourrissais dans mon cœur le secret desir de les dévoiler et de les punir : tu m'as prévenu, tu as atteint le but avec autant de fermeté que de sagesse. Ce châtiment cependant, tout mérité qu'il est, va nous faire une foule de nouveaux ennemis, et d'ennemis d'autant plus dangereux, qu'employant pour nous attaquer des menées sourdes,

nous serons moins en garde contre les effets de leur ruse et de leur duplicité. Mais j'espère néanmoins que le ciel qui connaît la pureté de nos intentions, saura éclairer notre prudence; animer notre courage, et nous mettre à même d'écraser la tête du serpent dont le trait empoisonné s'élève en secret contre nous. Je conviens maintenant; j'avoue sans peine que Viesenborn a été le principal auteur de tes succès : sa conduite a été généreuse, noble et sage. C'est par ses soins, je le vois, que tu es parvenu à démasquer l'hypocrisie et à la punir. Je suis glacé d'effroi quand je songe au danger que mon union a couru de devenir l'appui et le soutien du crime. Ce brave homme a des droits sur nos éloges, sur notre reconnaissance; qu'il se hâte de paraître ici, afin de recevoir le tribut qui lui est dû. »

Frédéric sortit, et reparut bientôt

avec Viesenborn. Le comte de Farnsbourg alla au-devant de lui, et l'embrassa. « Reçois mes remercîmens et ceux de tous ces chevaliers : ils te sont dûs à tous égard. Continue d'agir avec la même générosité, avec la même bravoure, et la bénédiction du juste te sera amplement départie. Tu as rendu à notre union un grand, un important service ; elle est pressée de payer ses dettes : parle, qu'exige-tu d'elle ? »

VIESENBORN.

Illustre chef, vos bontés me confondent : si la providence m'a inspiré le courage de faire une bonne action, elle a daigné sans doute aussi y attacher la récompense à laquelle il m'est permis d'aspirer.

FARNSBOURG.

Ta modestie relève l'éclat de ta con-

duite.... Chevalier, ce n'est point d'aujourd'hui que nous nous connaissons; mais peut-être n'ai-je point eu toujours le bonheur de te rendre la même justice. Parle, demande sans gêne ce que tu desires. Si la chose dépend de moi, tu n'aura pas demandé en vain.

FRÉDÉRIC.

Qu'il me soit permis de répondre pour le chevalier: vous connaissez les vœux de son cœur: forcé d'en réprimer l'essor, il vous prie seulement d'écarter les obstacles qui s'opposent à tout le bonheur de sa vie.

FARNSBOURG.

Ne doute pas, mon fils, de ma bonne volonté: parle, explique-toi.

FRÉDÉRIC.

Je suis ici au milieu de mes frères,

et nos lois nous défendent d'avoir des secrets l'un pour l'autre : je parlerai donc sans détour. Le chevalier Viesenborn aime tendrement votre fille Euphrosine. Il n'ignore pas que sa main ne sera accordée qu'à un membre de votre puissante union ; et vous le savez, s'il ne lui a pas été donné jusqu'à présent de parvenir à cet honneur, ce n'est qu'à son défaut de confiance qu'il faut l'attribuer. Il a demandé en vain à être soumis à une nouvelle épreuve : votre justice sévère l'a condamné à quatre années d'exercices et d'attentes. Daignez révoquer aujourd'hui cette dure loi, daignez au moins l'adoucir. Je crois ne pas me tromper, mais il me semble qu'il est des occasions importantes où le chef peut mitiger de pareilles sentences.

ESCHENBACH.

Il le peut, il le fera sans doute : le

terme de mon service est arrivé : je suis libre. Je resterais sans balancer parmi vous, si je n'écoutais que les vœux de mon cœur ; mais le ciel m'a fait présent d'une femme qui va unir son sort au mien, et qui a besoin de mon secours. Le même cercle ne nous renfermera plus, mais je serai toujours à vous. Permettez que le chevalier Viesenborn prenne ma place.

FARNSBOURG (*à Viesenborn*).

Seras-tu satisfait de cette récompense ?

VIESENBORN.

Pourriez-vous en douter? ne connaissez-vous pas l'état de mon cœur!......
Ah ! si à ce bienfait que vous daignez m'accorder, vous vouliez bien me permettre encore d'autres espérances, semblable à Jacob qui conquit à force de travaux la main de la belle Rachel, je

marcherais, je combattrais aux premiers rangs, trop heureux de verser mon sang pour la gloire de ceux qui, en me recevant parmi eux, ont servi à la fois les intérêts de mon ambition et ceux de mon amour.

FARNSBOURG.

Soit, j'y consens; tes vœux seront exaucés.... Dès que tous les chevaliers seront de retour..... mais à quoi bon tous ces délais?... (*A Frédéric.*) Ton frère aussi a la noble ambition d'entrer dans l'union. En conséquence, nous reprendrons demain le chemin de mon château; seize chevaliers suffisent pour une réception, et nous sommes plus de quarante : rien ne s'opposera donc à la célébration de la solennité. (*A Viesenborn.*) Dusses-tu ne remporter de l'épreuve que ce casque, je te promets qu'Euphrosine....,

VIESENBORN.

Ah! mon père, chef illustre et généreux, quels droits vous venez d'acquérir sur ma reconnaissance! que d'efforts je vais faire pour justifier vos bontés!

FARNSBOURG.

Agis par-tout comme tu l'as fait à Neubourg, et ton succès sera certain.

FRÉDÉRIC (*bas à Farnsbourg*).

De quelle manière a-t-il succombé à sa première épreuve?

FARNSBOURG (*bas*).

Au lieu d'accourir au secours de la dame éplorée, il s'est retiré à l'approche des gens armés.

FRÉDÉRIC (*souriant*).

J'espère que ce que vous venez de lui dire le rendra plus ferme et plus circonspect.

Les chevaliers qui avaient fait sentinelles à la porte de la salle, s'étant retirés sur ces entrefaites, tous les profanes eurent la liberté d'y rentrer. Le comte de Farnsbourg annonça à toute l'assemblée qu'il se rendrait le lendemain dans son château, et qu'il serait de retour à Frobourg au bout de huit jours. Il invita Henri à l'accompagner, et la malicieuse Agnès ne manqua pas de saisir cette occasion pour tourmenter de ses plaisanteries le jeune chevalier. Quant à Euphrosine, sa surprise et sa joie furent extrêmes, quand elle vit son père présenter Viesenborn au sire de Frobourg, et lui faire l'éloge de sa bravoure et de sa loyauté. Elle fut entièrement déconcertée et rougit beaucoup, quand le malin vieillard, en lui jetant un coup-d'œil à la dérobée, annonça en même tems que ce chevalier serait également de la partie. « Votre amant a

fait des merveilles, lui dit doucement Frédéric ; puisse-t-il trouver dans votre tendresse toute la récompense de sa courtoisie ! »

Le reste de la journée se passa en fêtes et en divertissemens. A minuit, les deux comtes sonnèrent la retraite, moment fatal pour plus d'un amant ; Frédéric consola Claire, en lui représentant la prompte fin et le peu de danger de cette expédition. Eschenbach recommanda Clotilde à la protection et à l'amitié des dames. Euphrosine assura son chevalier qu'elle ferait une neuvaine en faveur de ses succès, et Agnès demanda à Henri s'il se souvenait encore de la gageure ? La dispute allait se rengager entre ces deux derniers, quand le comte de Frobourg appela Henri, et lui dit : « Je sais que les épreuves de l'union du lion sont difficiles, mais tu as pour toi le nom que tu portes et l'exemple de

ton frère. Tu reviendras ici dans peu : songe que c'est ton père qui doit t'y recevoir, ton père, jaloux de l'éclat de sa maison, et qui mourrait de chagrin en apprenant que tu as été faible et timide.

Henri, bouillant et plein d'ardeur, répondit qu'on pouvait compter sur lui, et qu'il espérait rencontrer sans rougir les regards de son père. Tous se retirèrent alors pour se livrer au repos : tous le trouvèrent, excepté ceux qui, charmés par l'amour, préférèrent de veiller pour songer à ses douceurs, et au bonheur qui les attendait.

Le premier chant du coq fut le signal du réveil et du départ. L'aurore ne jetait encore qu'une faible lueur, et cependant toutes les croisées des dames étaient déjà ouvertes; leurs adieux se firent en silence : des larmes, des soupirs, des signes de la main suivirent les chevaliers; mais la

contenance de ceux-ci était ferme et assurée, car le vieux comte de Farnsbourg observait leurs mouvemens, et son air était sévère, froid, tranquille.

Dès le premier jour, il avait détaché en avant quelques chevaliers chargés d'une mission importante, et il les suivit à pas lents avec le reste de sa troupe. « La surprise seule et la certitude d'un danger réel, dit-il à Frédéric, sont la pierre de touche de la valeur d'un homme. Nous n'atteindrions pas notre but avec ton frère et avec le chevalier Viesenborn, si nous les soumettions aux épreuves ordinaires de l'union, dont plusieurs circonstances leur sont déjà devenues familières. Ils n'ajouteraient aucune foi aux paroles du chevalier mourant, et ils croiraient encore moins que l'honneur des dames ait des risques à courir dans l'enceinte de mon château : j'ai pris d'autres mesures, et j'es-

père que tu les approuveras. » — On continua la route sans accidens, et vers la fin du quatrième jour, on atteignit une grande forêt qui coupait le chemin, et qu'il fallait traverser. Le comte de Farnsbourg, adressant la parole à Viesenborn, que le hasard venait justement de placer à sa portée, lui dit : « Chevalier, tu connais la contrée, y a-t-il une hôtellerie dans la forêt ? Je crains fort que nous ne soyons obligés de passer la nuit à la belle étoile. »

VIESENBORN.

J'ai parcouru ce bois à différentes reprises, mais je n'y ai jamais trouvé d'hôtellerie : je sais seulement qu'au-delà il y en a plusieurs.

FARNSBOURG.

La distance est-elle grande ?

VIESENBORN.

Il faut quatre heures, même en allant bien.

FARNSBOURG.

Jamais nos chevaux ne soutiendront ce surcroît de fatigue. Nous irons tant que le jour durera, et ensuite nous nous établirons sous les arbres...... Trouve-t-on du pâturage ?

VIESENBORN.

En abondance : une seule chose me paraîtrait un peu digne d'attention, si nous n'étions pas une si nombreuse compagnie.

FARNSBOURG.

Quoi donc ?

VIESENBORN.

On prétend que les cavernes de la forêt servent très-souvent de retraites à

des brigands, et que le chemin est rarement sûr.

FARNSBOURG.

A d'autres! qui d'entre nous s'arrêtera à de pareils bruits?

On s'avança vers la forêt, et l'obscurité était déjà forte quand on en eut gagné le milieu. Une prairie garnie d'une herbe haute et épaisse se montrait à la faveur des rayons de la lune, sur la droite du chemin; et des chênes antiques et touffus l'ombrageaient de toutes parts: « C'est ici que nous attendrons le jour, dit le comte de Farnsbourg, et bien nous en a pris d'avoir apporté quelques provisions avec nous! » On prit poste autour des chênes; on débrida les chevaux, et déjà quelques chevaliers étaient livrés aux douceurs du sommeil, quand Frédéric s'approcha du capitaine de l'Union et lui annonça qu'à la

vérité le pâturage était excellent, mais que la plupart des chevaux refusaient de manger, parce qu'ils manquaient d'eau.

FARNSBOURG.

Il faut y pourvoir sans délai : je vois d'ici des montagnes et des rochers, par conséquent les sources ne peuvent manquer. Holà, chevaliers! enfans du lion, vos chevaux manquent d'eau, qui d'entre vous s'offre pour en chercher?

TOUS LES CHEVALIERS.

Ordonnez, nous sommes prêts!

FARNSBOURG.

Il ne m'en faut que seize ; ils se partageront en quatre bandes, et se dirigeront vers les quatre points cardinaux ; de cette manière le succès, je pense, sera infaillible.

PLUSIEURS CHEVALIERS.

Me voici ; j'irai, je marcherai.....

FARNSBOURG.

Ce service ne regarde que les chevaliers du premier et du second degré ; (*à Frédéric*) chef de la troupe, forme les bandes !

FRÉDÉRIC.

Je ne trouve que quatorze chevaliers, me permettez-vous d'y joindre Viesenborn et mon frère ?

VIESENBORN ET HENRI.

Accordez-nous cette faveur ! permettez de grâce.....

FARNSBOURG.

Soit, j'y consens : ce sera autant de gagné sur les exercices auxquels ils doivent s'accoutumer.

Frédéric s'occupa alors de la formation prescrite, et quand les chevaliers furent classés dans leurs bandes respec-

tives, Farnsbourg leur ordonna de se munir de cors de chasse, afin qu'ils pussent s'appeler mutuellement en cas de danger. Henri et Viesenborn tirèrent avec les chevaliers Eschenbach et Schnabelbourg, vers le sud; et ils eurent à peine battu la forêt pendant un quart-d'heure, qu'ils entendirent le murmure d'une source d'eau qui paraissait couler derrière une colline dont ils n'étaient éloignés que de quelques pas. « En avant, en avant, s'écria Henri à ses camarades; n'abandonnons à personne le mérite d'avoir découvert les premiers ce que le chef desire!.... » En disant ces mots, ils montèrent rapidement la colline, mais Viesenborn qui marchait à la tête, s'arrêta tout-à-coup, et dit à voix basse à ses compagnons de s'avancer avec précaution et de ne point faire de bruit; nous ne nous sommes point trompés, ajouta-t-il, il y a une source dans la vallée,

mais que signifient ce feu et ces gens armés qui l'entourent.

ESCHENBACH.

Viesenborn a raison, la chose mérite d'être examinée de près : qu'en pensez-vous, camarades?

VIESENBORN.

Ils m'ont bien l'air d'être de la bande de ces brigands dont j'ai parlé tantôt.

ESCHENBACH.

Il n'y a pas à balancer, il faut nous assurer du fait; il ne sera pas dit que des chevaliers du lion permettent à des brigands de se nicher impunément dans les environs de leur château.

SCHNABELBOURG.

C'est bien dit, frère! allons, pied à terre et avançons.

HENRI.

N'allez pas, je vous prie, attribuer à timidité ce que je vais vous dire, mais la prudence m'oblige à vous représenter que j'ai deja compté plus de dix hommes autour de ce feu, et il serait possible que les arbres nous en cachassent encore un plus grand nombre; ne vaudroit-il pas mieux avertir les autres bandes et tomber ensuite dessus avec nos forces réunies?

ESCHENBACH.

Vous êtes bien prompt, mon ami; quelle certitude avez-vous donc que ces gens sont des brigands? Dans votre supposition, ils pourraient avoir la même opinion de nous.

SCHNABELBOURG.

Eschenbach a raison; que dirions-nous pour notre justification si le comte

de Farnsbourg nous demandait compte de notre opinion ? De la prudence, je vous en prie : examinons avant que d'agir.

VIESENBORN ET HENRI.

Nous vous suivrons.

Les quatre chevaliers mirent pied à terre, et, après avoir attaché leurs chevaux à des arbres, ils se glissèrent à travers le taillis et descendirent avec précaution dans la vallée. Entre les rochers et la petite plaine sur laquelle on voyait brûler le feu, se trouvait un buisson fort épais derrière lequel nos chevaliers s'établirent. Dix hommes armés entouraient le brâsier; et une femme était occupée à leur préparer leur souper; ses habits étaient à la vérité très-sales, mais l'étoffe dont ils étaient faits et l'élégance de leur coupe n'en contrastaient pas moins beaucoup avec ses fonctions; son visage était pâle,

défait, mais portait encore les traces d'une grande beauté qui était relevée par de longs cheveux noirs flottant négligemment sur ses épaules et sur son sein. Un profond silence régnait parmi ces inconnus : il n'était interrompu quelquefois que par les gémissemens et les sanglots de la femme en question.

UN DES INCONNUS.

N'entendrons-nous jamais la fin de toutes ces lamentations ? Je t'annonce que j'ai envie de dormir, et je te conseille sérieusement de cesser toutes ces simagrées !

LA FEMME.

Barbare, veux-tu me ravir jusqu'à la seule consolation qui me reste dans mon malheur ?

L'INCONNU.

Mais à quoi aboutiront tous ces gémis-

semens, rendront-ils la vie à ton imbécille amant ?

LA FEMME.

Ah ! malheureux, tu oses me retracer ces souvenirs !..... Que ne puis-je mourir !..... (*Elle se jette à terre et s'arrache les cheveux.*)

L'INCONNU.

Regardez un peu cette furieuse créature !... attends, attends, je saurai te ramener à la raison ! .... (*il se lève et la bat*).

HENRI (*derrière le buisson*).

Supporte ce spectacle qui voudra ; quant à moi, je ne le puis, je ne le veux.

VIESENBORN (*haut*).

Ni moi non plus ; de par tous

les diables ; tombons sur ces coquins, délivrons cette femme !

ESCHENBACH ET SCHNABELBOURG.

Marchez !... en avant, courage !...

Pendant que les chevaliers cherchaient à percer le buisson et le taillis, tous les hommes armés assis autour du feu s'étaient levés avec précipitation et crioient à tue-tête : « Aux armes, aux armes, nous sommes trahis, nous sommes surpris » ! Dans le même instant plus de vingt autres inconnus s'élancèrent hors des cavités des rochers et volèrent à leur secours. Les chevaliers cherchèrent en vain à se dégager et à gagner la plaine. Ce buisson, déjà très - touffu par lui-même, était encore entrelacé par l'art et présentait une barrière impénétrable. Ils se disposaient à se frayer une route à l'aide du tranchant de leurs épées, mais les inconnus ne leur en laissèrent pas le

tems; les pressant sur leurs flancs, ils les eurent bientôt enveloppés de toutes parts; Viesenborn et Henri furent saisis par les cheveux et entraînés avec violence. Quant à Schnabelbourg et Eschenbach, ils furent bien plus malheureux encore; car, accourus au secours des deux jeunes chevaliers, ils ne tardèrent pas à être arrêtés, terrassés et égorgés sans pitié en présence de leurs amis qu'ils arrosèrent de leur sang. « N'y en a-t-il plus de ces preux, de ces pourfendeurs, s'écria un des bandits, en retirant son épée sanglante du corps d'Eschenbach? Voyez un peu, camarades, examinez tout avec soin, car je suis en train, et je ne serais pas fâché de m'exercer encore un peu.

UN BRIGAND.

J'ai parcouru tout le buisson, rien n'y remue : nous n'avons plus rien à faire!

LE PRÉCÉDENT.

Tant pis !..... Au reste la capture n'est pas mauvaise, nous avons besoin de valets, et voici deux gaillards forts et robustes qui en rempliront parfaitement les fonctions. (*A Henri et à Viesenborn*) Ne vous inquiétez pas, illustres guerriers, ne vous inquiétez pas ; je vous promets que vous aurez ici de la besogne de reste.

UN AUTRE (*examinant les derniers mouvemens d'Eschenbach et de Schnabelbourg*).

Eh bien, cela finira-t-il bientôt ? Les drôles ont la vie diablement dure !.... c'étaient, ma foi, des chevaliers d'assez bonne mine.... (*Prenant l'épée d'Eschenbach, l'examinant et la montrant à la troupe.*) Victoire, camarades, victoire ! ce sont des chevaliers du lion.... Nos vœux sont enfin remplis, nous

avons réussi à nous venger de ces téméraires qui nous pourchassent depuis si long-tems avec tant d'acharnement.

ESCHENBACH (*d'une voix mourante*).

Tremblez, scélérats, tremblez !.... nous avons encore...... des vengeurs dans cette forêt.... et notre capitaine aussi.... saura.... grand Dieu !... (*Il meurt*).

UN BRIGAND.

L'avez-vous entendu ? il dit qu'il y en a encore d'autres dans la forêt.

UN AUTRE.

Ils dorment, peut-être...... tâchons de les surprendre ; détruisons, s'il se peut, toute cette race maudite.

PLUSIEURS.

Marchons ! marchons !

UN AUTRE.

Mais où les trouverons-nous ?

UN AUTRE ENCORE.

La chose n'est pas facile.

LE PRÉCÉDENT.

Il me vient une idée.... bon!... à merveille!..... (*A Henri et à Viesenborn, qu'on avait garottés pendant cet intervalle.*) Vous devez connaître le lieu de leur retraite, vous nous y conduirez

PLUSIEURS.

Bravo! bravo! ils nous y conduiront.

HENRI.

Nous n'en ferons rien.

UN BRIGAND (*à Viesenborn*).

Et toi, penses-tu de même?

VIESENBORN.

Oui, je vous le jure.

LE BRIGAND.

Nous saurons vous faire causer, morbleu, nous le saurons.... Ecoutez: nous vous donnons la vie, nous vous rendons la liberté, si vous voulez nous aider à surprendre nos ennemis.

HENRI ET VIESENBORN.

N'y comptez pas.

LE BRIGAND.

La mort la plus cruelle, la plus douloureuse vous attend, si vous ne vous soumettez à cette condition.

VIESENBORN.

Faites ce que vous voudrez, mais c'est là notre dernier mot.

LE BRIGAND (*à Henri*).

Eh bien, es-tu possédé de la même fureur ?

HENRI.

Tu perds ton tems à nous interroger ; je saurai mourir, et mourir sans me plaindre.

LE BRIGAND.

Nous allons voir...... Camarades, faites rougir des fers..... Ah, parbleu, nous en avons dompté bien d'autres....

HENRI (*à Viesenborn*).

Jure avec moi de souffrir plutôt les plus affreux tourmens, que de livrer nos amis à ces bourreaux.

VIESENBORN.

Je le jure, et Dieu entend mes sermens ; que sa miséricorde me soit refusée, si jamais je deviens parjure

UN BRIGAND.

Jurez mes amis, jurez : nous enten-

dons à merveille l'art de délier les langues et les sermens.

Tous s'occupèrent alors à faire rougir au feu de grandes et épaisses broches de fer, et quand elles furent en état, ils s'en saisirent et s'approchèrent, en heurlant, des deux victimes. Ils les sommèrent pour la dernière fois : les chevaliers répondirent avec la même inaltérable fermeté, et déjà la mort se présentait à eux sous la forme la plus hideuse, quand le son de plusieurs cors de chasse se fit entendre de tous côtés. Les brigands laissèrent tomber les instrumens de leur vengeance, et s'enfuirent avec précipitation. Henri et Viesenborn, étonnés, surpris, n'eurent pas même le tems de réfléchir sur les causes de ce singulier événement, car ils se virent aussitôt au milieu du cercle de tous les chevaliers du lion, qui s'empressèrent de les secourir et de briser leurs liens.

LE VIEUX COMTE DE FARNSBOURG (*Henri et à Viesenborn*).

Honneur à vous, nobles et braves chevaliers ! vous avez courageusement soutenu cette difficile épreuve; vous pouvez prétendre à tout, vous êtes dignes de devenir membres de notre sainte union.

HENRI.

Quoi ! serait-il possible ?..... une épreuve, dites-vous ?

VIESENBORN.

Non, cela ne se peut : n'avons-nous pas vu égorger nos deux infortunés compagnons ? leur sang n'a-t-il pas rejailli sur nous ? Hélas ! les voici encore étendus sans mouvement et sans vie !

LE COMTE DE FARNSBOURG.

Ne vous inquiétez pas d'eux.... suivez-moi, n'interrogez plus; le silence le

plus profond à cet égard, vous est enjoint jusqu'à nouvel ordre.

Les chevaliers placèrent ensuite Henri et Viesenborn sur leurs chevaux, et tout le cortège se mit en marche. A la pointe du jour, on aperçut le château du Lion. On y entra, on gagna sans délai la salle d'assemblée, et la cérémonie commença. Henri fut le premier qu'on conduisit dans la petite chambre, après sa réception préliminaire. L'épreuve à laquelle il y fut soumis, avait des caractères différens de ceux que son frère lui avait trouvés, car dès que le jeune chevalier parut dans la pièce, et qu'il se fut assis à la table, d'après l'ordre de l'inconnu armé, ce dernier lui dit: « Fils du lion, bientôt la mère de tous les humains, cette terre que tu foules à tes pieds, te recevra dans son sein ; ne compte sur aucun secours étranger; ton courage, tes seules forces

pourront te sauver et te délivrer. Combats pour cette délivrance, combats avec constance, car plus tu feras d'efforts, plus tu rassembleras de mérite. N'oublie pas ce que tu viens d'entendre; adieu, le moment est arrivé. » — Dans le même instant, Henri sentit la terre manquer sous ses pieds, et il se trouva dans le souterrain. Comme Frédéric, il y entendit aussi un chevalier mourant qui lui indiqua une issue pour sortir de la caverne ; mais ce fut en d'autres termes, car il assura Henri qu'après avoir langui pendant quatre jours, sans nourriture, dans cet horrible cachot, il avait enfin eu le bonheur de découvrir l'ouverture en question, mais qu'ayant voulu gagner le sommet du roc pour s'en approcher, le pied lui avait manqué, et qu'il s'était cassé la jambe. Notre jeune chevalier fût plus heureux ; après avoir pénétré par l'ouverture, il

parvint au sommet du premier précipice ; il en atteignit le fond, il traversa également le torrent, et il gravit avec succès l'escarpement opposé. Le second précipice restait encore : ici, la fortune ne seconda pas son courage, car ayant voulu tenter le saut périlleux, il manqua de deux pas, tomba et vint choir mollement sur une couverture matelassée avec soin, et tendue avec art sur toute la largeur du fond du précipice. Après avoir inutilement tenté, pendant quatre heures, de regagner la hauteur, il vit arriver les chevaliers de la *délivrance*, qui le dégagèrent et le prirent avec eux ; il fut introduit par la porte du troisième degré, parce qu'il avait hasardé le saut sans balancer; mais ne l'ayant pas consommé, le cimier de son casque ne fut orné que de deux plumes d'aigle. « Si tu ambitionnes, lui

dit le vieux comte, les deux plumes qui manquent à cette décoration, tu pourras, au bout de quatre ans, essayer de nouveau ta force et ton agilité.» Dès qu'Henri fut reçu, et qu'il eut pris place parmi les chevaliers de son ordre, on vit entrer Viesenborn par le porte du second degré. La crainte de ne point mériter assez bien sa chère Euphrosine, les agitations que cause une pareille disposition, avaient affaibli ses forces, et il n'avait osé entreprendre le saut du second précipice : les quatre heures s'écoulèrent en efforts, en tentatives inutiles, et le moment arriva où l'on vint le chercher pour la réception. Les deux nouveaux promus ne furent pas peu surpris de voir venir à eux Eschenbach et Schnabelbourg sains et saufs, et leur donner l'accolade fraternelle. « J'ai vu, leur dit Henri, j'ai vu couler votre sang,

j'ai entendu les derniers soupirs de votre agonie : par quel miracle vous trouvez-vous maintenant ici ? »

ESCHENBACH (*en souriant*).

Les épreuves par lesquelles vous avez passé doivent suffire pour vous expliquer la nature de cet événement. Il m'était ordonné de vous effrayer, et je suis charmé d'avoir été l'instrument de votre gloire et le témoin de votre généreuse fermeté.

Il était midi : tous les chevaliers se rendirent dans la salle du festin de réception. La joie la plus pure vint remplir le cœur de Henri et de Viesenborn, quand le chef de l'union, après avoir bu à leur santé, leur déclara qu'ils étaient en droit maintenant de prétendre à la main de ses filles, et qu'ils pouvaient être assurés de l'obtenir si celles-ci y donnaient leur agrément. Ils firent les

plus tendres remercîmens au comte, et Henri ajouta en plaisantant, que le sort de Viesenborn était bien plus digne d'envie que le sien, parce qu'il avait déjà obtenu cet agrément qui lui restait encore à solliciter, mais que sachant néanmoins, par expérience, que la constance et la fermeté étaient les principaux attributs d'un chevalier du lion, il ne manquerait pas en cette occasion d'avoir recours à ces deux qualités.

FARNSBOURG.

Je me trompe fort, ou tu as déjà pris beaucoup d'avances. N'ai-je point vu sans cesse Agnès à tes côtés ? Son œil ne te cherchait-il pas avec affectation, et ne se couvrait-il pas d'un sombre nuage quand il ne te découvrait pas? Tu peux m'en croire, le saut du précipice est bien plus périlleux que l'entreprise qui t'occupe maintenant.

HENRI.

J'ai osé l'espérer un moment, mais un seul mot de sa part suffirait bientôt pour détruire tout mon bonheur.

FARNSBOURG.

N'es-tu donc pas encore familiarisé avec ses fantaisies ?

FRÉDÉRIC.

Bon courage, Henri, bon courage ! Quelle fête ce serait, si, unis avec nous, Eschenbach et Viesenborn pouvaient célébrer leurs noces dans le même jour, et cimenter ainsi l'édifice de notre bonheur.

HENRI.

L'idée est heureuse, mais pour l'exécuter, il faudrait me promettre d'attendre que j'aie obtenu le consentement d'Agnès. Votre impatience, vos prières,

vos instances contribueraient à la décider plus promptement.

FRÉDÉRIC.

Non, mon frère, non; un pareil engagement a déjà coûté à ma pauvre sœur, tout le bonheur de sa vie: je me garderai bien d'en contracter de rechef un semblable.

Cet incident retraça le souvenir des malheurs d'Adélaïde. Il troubla toute la joie à laquelle on s'était livré avec tant d'abandon. Avec quelle tendresse les deux frères ne déplorèrent-ils pas la perte de cette sœur si chérie, si digne de l'être! Quels vœux ardens ne firent-ils pas pour que le jeune Louis de Farnsbourg réussit à la trouver et parvint à remplir dans son cœur la place de l'infortuné Thierstein.

Dès que le soleil fut couché, le comte de Farnsbourg fit sonner la retraite,

parce que les chevaliers avaient veillé pendant toute la nuit dernière, et que le jour suivant était destiné à une nouvelle expédition. Le lendemain il reprit avec vingt chevaliers la route du château de Frobourg, et les autres restèrent pour la garde de celui du lion et sur-tout pour la défense de la comtesse.

Vers le milieu du neuvième jour, la garde de la tour de Frobourg vint annoncer l'arrivée prochaine d'une troupe étrangère. Tous les habitans se portèrent avec empressement sur les remparts, et la joie devint bientôt universelle, quand on eut aperçu la bannière du lion. Pendant que tous ces événemens se passaient, Adélaïde avait regagné la maison de son père. Le jeune comte de Farnsbourg, qui l'avait effectivement trouvée dans le monastère de S. François de Romont, était parvenu à lui faire abandonner ses projets de re-

traite et à la ramener dans les bras de son père. Elle était bien éloignée encore d'avoir perdu le souvenir de la fin tragique de son amant ; son deuil était toujours profond, mais l'expression en était devenue moins vive, et son cœur pouvait du moins s'ouvrir à la tendresse filiale et au plaisir de revoir et d'embrasser ses frères. Elle courut avec ardeur au-devant d'eux, et tomba en sanglottant sur le sein de Frédéric. Celui-ci se vit bientôt obligé de la remettre à Henri, parce que d'autres devoirs le forçaient de partager ses sentimens, et d'aller dédommager Claire des tourmens et des incertitudes de l'absence. Euphrosine, aussi pleine d'espérance et de crainte, cherchait en tremblant son amant parmi la foule, et la pétulante Agnès prétendait en vain que la seule curiosité l'avait conduite sur les pas de sa sœur, car la rougeur de son front et la vivacité de ses yeux étaient

des preuves non équivoques du plaisir qu'elle ressentit en apercevant sur le casque de Henri le panache de l'union, et à son côté l'épée du lion. Elle se disposait à lui demander en plaisantant où il avait laissé la chaîne d'or, mais quand elle le vit s'approcher d'elle avec le plus grand empressement, quand elle remarqua ses yeux dans lesquels brillaient l'espérance et la joie, son œil aussi se baissa vers la terre, la raillerie expira sur ses lèvres, et elle lui présenta cette main qui avait déjà été levée pour indiquer sur son armure la place destinée au collier de l'union. « Si mon cœur trop plein de vous, belle Agnès, lui dit le chevalier, n'eût fixé sur votre image, des idées que demandait entièrement la carrière difficile que j'avais à parcourir, j'en serais sorti avec plus de gloire encore, et vous me verriez devant vous avec tous ces ornemens que j'ai recherchés bien plus

pour satisfaire ma tendresse que mon ambition. »

AGNÈS.

Comme j'ai eu tort de ne point accepter la gageure !

HENRI.

Quoi, vous pourriez sérieusement concevoir ces cruels regrets ? Non, j'augure mieux de ma fortune et de la sensibilité de votre cœur.

AGNÈS.

Si vous continuez sur ce ton je finirai probablement par être obligée de croire que vous n'êtes devenu chevalier du lion que pour l'amour de moi.

HENRI.

Pourriez-vous en douter ? Permettez.....

AGNÈS (*lui fermant la bouche*).

Je ne permets rien..... Voyez un peu,

voyez de grâce avec quel abandon ma sœur reçoit et complimente votre frère d'armes, Viesenborn. Voyez comme l'orgueilleux se prévaut de ses avantages. Pauvre Euphrosine !.... la voici qui remarque, qui observe l'épée du chevalier !..... Comment peut-on être si peu raisonnable. Je crois en vérité que si tout le château n'était point rassemblé ici, elle aurait la folie de l'embrasser devant moi.

HENRI.

Eh, ne l'a-t-il point mérité ? Que direz-vous donc quand vous saurez que votre père lui a fait concevoir des espérances bien plus brillantes encore ?

AGNÈS.

Mon père ? et qu'a-t-il pu lui promettre ?

HENRI.

La main de votre sœur, si celle-ci y consent.

AGNÈS.

A merveilles ! nous danserons le jour des noces.

HENRI.

Le comte ne s'est point borné à ce bienfait : il a daigné aussi m'encourager...... Si cependant vous......

AGNÈS.

Vous ne voyez donc pas, chevalier, que tout l'univers a les yeux sur nous. N'allez pas vous imaginer que je vais faire toutes les folies d'Euphrosine.

HENRI.

Je ne vous demande qu'un mot ; un seul mot......

AGNÈS.

Je vous en supplie pour la dernière fois. ...

HENRI.

Divine Agnès, un mot d'espérance!

AGNÈS (*en souriant*).

En voici bien d'un autre..... mais puisque vous me métamorphosez en divinité, il faut bien vous permettre de former des espérances; ne trouvez-vous pas cependant qu'en attendant que je puisse les remplir, il est bon que je me familiarise davantage avec la nouvelle dignité à laquelle vous venez de m'élever.

En achevant ces mots elle échappa au chevalier, et il fit en vain tous ses efforts pour la retenir. Il ne fut pas plus heureux dans ceux qu'il employa pour la rejoindre, car toute la société ayant pris le chemin de la salle du festin, Agnès s'aperçut que les deux pères s'étaient retirés dans l'embrâsure d'une fe-

nêtre où ils causaient ensemble avec beaucoup de chaleur, et elle se glissa auprès d'eux avec tant de précaution et d'adresse, qu'ils ne pûrent s'en douter. Désespérant de la forcer dans ce réduit, Henri se confondit parmi la foule, prit part d'abord à la conversation générale, et se disposait ensuite à consoler Adélaïde qu'il voyait toujours fort affligée, quand il se sentit doucement frappé sur l'épaule. Il se retourne : c'est Agnès ! « Si vous n'avez rien de mieux à faire, lui dit-elle à l'oreille, suivez-moi au jardin où je vais me rendre». Henri n'eut pas le temps de la remercier, car elle partit en achevant sa phrase : il la suivit sans tarder et la trouva assise sur un banc de la principale allée.

AGNÈS.

Placez-vous à côté de moi, chevalier !... Je viens de faire une excellente

découverte, et je m'empresse de vous en faire part. Votre père et le mien ont contracté ensemble une alliance offensive contre nous, ou pour mieux dire, c'est une véritable conjuration. J'espère que nous nous mettrons en état de défense. Quant à moi, je vous avoue naturellement que, pour mon compte, je suis à-peu-près perdue si vous ne venez à mon secours; parlez-moi franchement, chevalier, puis-je compter sur vous?

HENRI.

Si vous le pouvez, grand Dieu! n'êtes-vous point maîtresse de mes sentimens, de mes actions, de ma vie même?... Pardonnez cependant, aimable Agnès, si j'ose avant tout vous demander le sujet de cette conjuration?... Il m'est impossible de croire.....

AGNÈS.

Vous saurez tout..... Mais ce que je vous demande, êtes-vous disposé à me l'accorder ?

HENRI.

Noble et belle damoiselle, si je ne me trompe, cette conjuration qui vous effraie si fort, a pour principal but de me rendre le plus heureux des hommes. Pourriez-vous être assez cruelle pour exiger de moi que je contribuasse à renverser de mes propres mains l'édifice de mon bonheur ?

AGNÈS.

Et votre union avec moi pourrait-elle être heureuse, pourrait-elle avoir des charmes pour vous, si mon amour, si mon consentement bien volontaire ne la précédaient et ne la ratifiaient ?

HENRI.

Malheur à moi, s'il ne m'était permis que d'espérer ces sentimens de votre part !

AGNÈS.

Nous nous écartons du but ; je vous le demande pour la dernière fois : m'octroyez-vous ma prière ?

HENRI.

Ayez pitié de moi ! songez......

AGNÈS.

Tout est dit (*elle se lève*) ; je me sens assez forte pour agir seule : adieu.

HENRI (*la retenant*).

Restez, restez, de grâce ! dussiez-vous prononcer l'arrêt de mon malheur.... vous régnez en souveraine sur mon cœur.... parlez, vous serez obéie ; je promets tout.

AGNÈS

Donnez-moi votre main, engagez-moi votre ſoi de chevalier, et jurez par l'honneur de votre union, que mes vœux seront sacrés pour vous, que vous contribuerez de votre mieux à faciliter le succès de mes vues.

HENRI.

Je le promets, je le jure!

AGNÈS.

Grand merci, sire chevalier, grand merci; écoutez-moi maintenant: les deux comtes ont résolu de porter, pendant le festin, la santé des nouveaux fiancés. Votre père s'amusera ensuite à compter les couples, et trouvera qu'il n'y en a que trois.

HENRI.

C'est-à-dire mon frère et Claire,

Viesenborn et Euphrosine ; Eschenbach et Clotilde.

AGNÈS.

Oui. Mon père ne manquera pas d'ajouter que le nombre *trois* n'est pas celui de l'union, et qu'il faut absolument s'assurer d'un quatrième couple pour être en règle. Il vous présentera aussitôt la coupe, et vous dira « qu'ayant atteint l'âge où l'on a ordinairement fait choix d'une dame, vous pouvez hardiment boire à sa santé, et compter que tout le monde se réunira pour la décider à vous donner promptement sa main.

HENRI.

Que de bontés, quelle générosité de leur part !

AGNÈS.

Ils espèrent que ce sera ma santé que

vous porterez ; et alors je serai assaillie, assiégée.......

HENRI.

Me raviriez-vous la douce espérance.... serait-ce en vain.....

AGNÈS.

Henri, souvenez-vous de votre serment : soyez l'homme généreux et noble en qui j'ai cru pouvoir placer toute ma confiance, exaucez ma prière, soyez mon ami, la source de tout mon bonheur !

HENRI.

Chère, adorable Agnès ; parlez, dites que puis-je faire ?

AGNÈS (*avec tristesse*).

Je passais autrefois pour la fille la plus heureuse et la plus gaie de toute la contrée. L'oiseau se balançant dans les airs, la biche bondissant sur un

gazon fleuri, étaient moins folâtres que moi quand, conservant encore la douce liberté de mon cœur, je dirigeais et j'animais les jeux de mes compagnes. Ces tems heureux ne sont plus, et cet air dégagé, cette mine riante, cette étourderie même qui semblent me caractériser, ne sont qu'un voile sous lequel je couvre les chagrins, les angoisses et les déchiremens de mon cœur. Personne encore n'en a péndtré les secrets, et vous êtes le premier à qui je fais cette pénible confidence. Il en coûte sans doute à ma pudeur, mais le bonheur de ma vie entière en dépend, et je me plais à croire que vous justifierez ma confiance.

HÉNRI.

Grand Dieu! que vais-je entendre?

AGNÈS (*soupirant*).

J'aime, j'aime avec tendresse, avec

ardeur, et depuis quelques instans j'aime sans espoir. A vous seul il est réservé de ranimer cet espoir dans mon cœur, de consoler mon âme abattue, de me rendre à la vie.

HENRI.

Cruelle, qu'exigez-vous de moi?

AGNÈS (*d'un ton sévère*).

Ce que vous m'avez promis avec serment.

HENRI.

Eh bien, puisque le sort a condamné l'un de nous deux au malheur, je me sens le courage d'être la victime, de me sacrifier pour vous : je vous pardonne la ruse dont vous vous êtes servie pour enchaîner ma volonté ; je fais plus, je vous déclare que si j'étais maître encore d'en disposer, je n'accepterais, je ne solliciterais jamais le don de votre main,

s'il n'était précédé de celui de votre cœur.

A G N È S.

Je ne me suis donc pas trompé! ..... Ah! Henri, mon ami, mon ami pour la vie, recevez cette expression de ma reconnaissance, ce gage de mon éternel attachement (*elle l'embrasse avec transport*):

H E N R I.

Ah! si vous pouviez lire dans mon cœur, si vous pouviez juger de l'effet que vient d'y produire cette cruelle faveur..... mais..... quel est le nom de mon heureux rival?

A G N È S.

Le chevalier Schnabelbourg.

H E N R I (*la regardant avec l'air de la plus grande surprise*).

Schnabelbourg? mais, si je ne me

trompe, si le sentiment de ma disgrâce ne m'a pas ôté tout jugement, ce chevalier est déjà d'un âge avancé, et il me semble qu'on le prendrait plutôt pour votre père que pour votre amant.

AGNÈS.

Je n'en disconviens pas, mais je ne l'en aime pas moins avec la plus vive tendresse.

HENRI.

Sa taille, sa figure.... y songez-vous?... laid... contrefait.... son visage si horriblement bazané.

AGNÈS.

J'ai tout vu, tout examiné; mais vous, connaissez-vous ses excellentes qualités, la noblesse de son cœur, l'élévation de sa façon de penser? Ah! qu'il sait bien compenser à mes yeux ces frivoles avantages dont vous lui

reprochez la privation ! Cessez, renoncez à l'espoir de me faire changer..... Mon amour est fondé sur l'estime, et jamais estime ne fut mieux méritée. Je vous dirai plus encore : Schenabelbourg est pauvre, il ne se soutient que par les bienfaits de mon père ; mais si jamais vous avez aimé véritablement....

HENRI.

Barbare! osez-vous bien me faire une semblable question ?

AGNÈS.

Eh bien, vous savez donc que l'amour, quand il est passionné, fait peu de cas des dons de la fortune, et qu'une cabane avec l'homme qu'on aime, est préférable à un palais qu'on doit habiter sans lui.

HENRI.

Pouvez-vous croire que votre père

puisse donner les mains à cette singulière union ?

AGNÈS.

C'est précisément ce consentement si nécessaire que vous devez contribuer à me faire obtenir. Voici mon projet : quand vous aurez reçu la coupe des mains de mon père, vous me la présenterez, en disant que n'étant pas sûr encore de votre bonheur, vous me priez de décider la question, et de boire à la santé de celui que mon cœur a choisi.

HENRI.

C'est-à-dire que je vous présenterai moi-même le poignard qui doit m'arracher la vie.

AGNÈS.

Cher Henri, noble et généreux ami, ayez pitié de moi !

HENRI.

Dites, parlez, hâtez-vous de parler! Comment me serait-il possible de résister à des prières faites sur ce ton !

AGNÈS.

J'accepterai donc cette coupe que vous m'aurez présentée, et je m'engagerai à boire à la santé de l'homme choisi par mon cœur, pourvu cependant que mon père m'assure et me garantisse solennellement, en présence de tous les assistans, que cet homme deviendra mon époux. Comme personne ne soupçonne mon amour, comme les attentions particulières que je vous ai témoignées doivent faire penser, au contraire, que j'ai pour vous un sentiment de préférence, mon père, qui le desire, qui le croit, ne fera aucune difficulté de m'accorder ma prière.

O chevalier, représentez-vous tout mon bonheur, tous mes transports ! je boirai à la santé de Schenabelbourg, je me jeterai dans ses bras, et je déclarerai hautement que, sans lui, il n'y a pas de bonheur à espérer pour moi.

HENRI.

Non, non, il ne sera pas dit..... c'en est trop, c'est ajouter l'insulte à la cruauté.... Quoi! non contente de me déchirer le cœur, de détruire mes plus chères espérances, vous voulez encore me rendre le sujet des railleries et du mépris de tous les convives! (*il se lève et s'enfuit*) je ne puis, je n'ose me prêter à un pareil desir.

AGNÈS (*le suivant*).

Songez à vos sermens ! si cette coupe ne m'est point présentée par vous, je ne garde plus aucun ménagement, je vous

déshonore au milieu de tous les chevaliers, je vous accuse de parjure, et je finis par jurer de n'être jamais à vous, et de fuir avec horreur votre présence; je saurai mieux que vous garder ma parole: choisissez maintenant, et faites ce qu'il vous plaira.

Sourde à toutes les instances ultérieures, à toutes les représentations de Henri, elle le quitta avec fierté, et le laissa seul dans le jardin où il eut tout le loisir de méditer sur la bizarrerie et la cruauté de sa position. Agnès avait fait une vive impression sur son cœur dès sa première entrevue avec lui; le comte de Farnsbourg avait donné encore plus de vivacité à ce sentiment en le nourrissant d'espérances, et la gaîté, les grâces, l'aimable franchise de la jeune personne avaient achevé de fixer et d'attacher le chevalier. Elle exigeait maintedant de lui, et en même tems, le sacri-

fice de son amour et celui de son orgueil : pouvait-il s'y décider sans résistance et sans combats ? Comme aucun serment ne lui imposait le silence, sa première idée fut de tout confier au père et de le prier de ne point lui présenter la coupe, afin d'éviter du moins cette humiliation publique de son amour-propre ; mais bientôt sa générosité ordinaire l'éleva au-dessus de toutes les considérations de la vanité : il ne prit conseil que de la noblesse de son cœur, et se proposa avec fermeté de répondre à l'attente, aux vœux d'Agnès, de conquérir son estime et son amitié, puisque le sort ne voulait pas qu'il obtînt son amour. Armé ainsi contre lui-même, il rentra dans la salle où l'on venait de servir. Les deux pères disposèrent des places ; chaque chevalier se trouva aux côtés de sa dame, et Henri par conséquent fut placé près d'Agnès. Il lui parla peu, mais

s'apercevant bientôt que ce Schnabelbourg, dont il enviait tant le sort, ne faisait nulle attention à son amante, qu'il mangeait comme un ogre et buvait à l'avenant, il fut frappé de cette singularité, et la fit remarquer à Agnès. « Il me semble, dit-il en cachant son dépit, que l'appétit de votre chevalier ne le cède point à sa tendresse; il paroît s'occuper fort peu de vous et du succès de ce que vous allez entreprendre pour lui : il faut convenir qu'il y a des gens bien confians et bien heureux ! »

AGNÈS.

Je ne lui ai pas fait part de mon projet : il l'ignore. Vous verrez comme il sera surpris, stupéfait, quand je commencerai.

HENRI (*avec humeur*).

Que n'allez-vous à ses côtés pour être plus près de lui quand vous vous jete-

rez dans ses bras, comme vous l'avez résolu !

AGNÈS.

La proposition est polie ! Mais vous avez le droit de n'être point galant avec moi !

Au moment qu'elle achevait ces paroles, le vieux comte de Farnsbourg demanda la grande coupe. Henri pâlit, trembla et n'osa plus regarder Agnès. On avait porté les santés de Frédéric, de Viesenborn et d'Eschenbach, et c'était maintenant le tour du jeune chevalier. Le comte lui présenta la coupe en jetant un coup-d'œil sur Agnès, et il le somma de boire à la santé de la belle inconnue. Henri prit le vase, et le présentant à sa voisine, il l'a pria de boire elle-même à la santé du chevalier qu'elle honoroit le plus de son estime.

AGNÈS. (*se levant et avec fermeté*).

J'accepte la proposition du chevalier,

mais c'est à condition que j'aurai la liberté de donner ma main à celui que je désignerai.

FARNSBOURG.

A quoi bon tant de cérémonies ? bois ; mon enfant, bois.

AGNÈS.

Je m'en garderai bien ; comment pouvez-vous croire que je m'avanturerai ainsi ? m'avez-vous jamais consultée ? connaissez-vous l'état de mon cœur ? savez-vous quel est l'homme auquel il accorde la préférence ?

FARNSBOURG (*souriant*).

Je m'en doute un peu.

AGNÈS.

Cela ne me suffit point. Croyez-vous qu'après avoir dévoilé publiquement les secrets de mon cœur, j'essuierai avec in-

différence un refus de votre part et les railleries amères auxquelles il m'exposerait? Non, la fille du comte de Farnsbourg ne survivrait point à une pareille humiliation!

PLUSIEURS CHEVALIERS.

Elle a raison : nous pensons comme elle!

AGNÈS.

Grand merci, nobles et généreux amis! Ne trouvez-vous pas qu'on est déjà assez exigeant en me forçant de renoncer à la réserve de mon sexe et à dévoiler un secret de cette nature? Ce que je demande pour prix de ma soumission n'est-il point équitable et juste?

PLUSIEURS CHEVALIERS.

Oui, sans doute.

LE VIEUX COMTE DE FROBOURG.

Je ne puis m'empêcher d'être du sen-

timent d'Agnès : si mon fils n'est pas sûr de la victoire, il portera la peine de sa téméraire sommation.

FARNSBOURG.

Quant à moi, je me crois sûr de mon fait. Allons, Agnès, tu peux boire, je souscris à la condition.

AGNÈS.

Ce n'est point là mon compte, il me faut des assurances plus positives. Je demande que vous déclariez solennellement en présence de tous ces chevaliers, que celui que je vais nommer deviendra mon époux.

FARNSBOURG.

Si tu allais me tromper?...... Mais non, la chose est impossible.... Je promets et je jure de ratifier ton choix! En est-ce assez?

AGNÈS.

Je n'ai plus rien à desirer ! *(prenant la coupe)* Il en est bien peu parmi mon sexe qui puissent se vanter d'avoir osé choisir librement : grâces vous soient donc rendues ô le meilleur et le plus tendre des pères ! J'espère que votre confiance en moi ne sera point trompée, car je vous annonce que je vais boire à la santé d'un des plus loyaux, des plus braves, des plus estimables chevaliers de céans..... Vive mon amant ! vive mon futur époux ! vive........ Henri........ comte de Frobourg !

TOUS LES CHEVALIERS.

Qu'il vive ! qu'il vive long-temps heureux et content !

Tout le monde se précipita alors vers le chevalier pour l'accabler de félicitations et de caresses, mais semblable à

un homme qui sort d'une profonde léthargie, ou qui croit rêver, il les reçut sans transports, sans marques de plaisir ni de joie. Dès les premiers mots qu'Agnès avait prononcés, il avait fait un mouvement pour se lever de table et pour se soustraire ainsi aux railleries des convives; son nom qu'il entendit immédiatement après le fit retomber sur sa chaise, et il n'osa porter qu'un œil incertain sur tous les ob'ets qui l'environnaient. Cet état de stupeur aurait duré probablement encore long-temps, si la voix enchanteresse d'Agnès ne l'eût ranimé et rassuré. Eh bien, chevalier, lui dit-elle, aurai-je la honte de voir dédaigner mon choix?

HENRI.

Ah, pardonnez..... de grace.... *(il se jette à ses pieds)*. Cruelle! comme vous vous êtes plue à me tourmenter, à dé-

chirer mon cœur, mais comme d'un seul mot aussi vous avez su le consoler et vous le dévouer à jamais ! Quelle épreuve, grand Dieu ! et comment ai-je pu ne point y succomber.

Les deux comtes qui venaient de s'approcher ne furent pas peu surpris de toute la conduite et de la singularité du discours du jeune chevalier ; ils demandèrent explication à Agnès, qui satisfit sur-le-champ leur curiosité.

FARNSBOURG.

Mais à quoi devait aboutir toute cette folie ?

AGNÈS.

Folie tant qu'il vous plaira, mais je suis fort contente du succès de la mienne. Comment, vous recourrez à je ne sais combien d'épreuves et de cérémonies pour recevoir un chevalier du lion, et vous ne voulez pas que je prenne des

précautions quand il est question de contracter un éternel engagement ?

FARNSBOURG.

Fort bien ; mais le caractère, les mœurs, la bravoure de Henri n'étaient-ils pas déjà suffisamment éprouvés ?

AGNÈS.

Oui, mais mon cœur est tout autrement exigeant ; j'ai voulu voir si des avantages purement ordinaires, mon peu de beauté, par exemple, ou la considération attachée à votre dignité, n'avaient pas été les seuls motifs du goût qu'il paraissait avoir pour moi : j'ai voulu en un mot être sûre si c'était ma main ou mon cœur qu'il ambitionnait. Je lui ai représenté que ma tendresse étant déjà accordée à un autre, ce serait en vain qu'il chercherait à faire valoir d'autres prétentions ; j'ai intéressé son honneur,

sa probité, je me suis mise à la discrétion de sa loyauté et de sa générosité. S'il avait trompé ma confiance, si, foulant aux pieds les loix de la chevalerie et les règles de la délicatesse, il avait persisté à demander ma main, je vous le jure ici, le voile ou la mort seraient devenus mon partage, avant que l'on ne m'eût vue condescendre à une démarche si peu digne de ma façon de penser et des sentimens de mon cœur.

FARNSBOURG (*à Henri*).

Ne te félicites-tu pas de t'être soumis aux caprices de cette rusée.....

HENRI.

Oui, mais Dieu me préserve à l'avenir d'une semblable épreuve!

FARNSBOURG (*à Agnès*).

Comment pourras-tu le dédommager de tout ce qu'il a souffert?

AGNÈS.

Ah mon père, cette question me prouve évidemment que vous avez oublié les ressources et les douceurs de l'amour. S'il m'aime avec tendresse, avec vérité, un seul de mes regards, un seul baiser suffira pour lui faire perdre le souvenir de tout ce qu'il a souffert (*elle l'embrasse*). Ai-je tort, Henri ? en dis-je trop ?

HENRI.

Ah, vous possédez également l'art de me rendre le plus heureux ou le plus malheureux des mortels ! Que je vous sais gré maintenant de m'avoir soumis à cette dure et difficile épreuve ! La certitude que j'ai eue de vous avoir perdue ne me rend que plus doux le plaisir que je goûte de vous avoir retrouvée et d'être sûr de votre tendresse.

FARNSBOURG.

Si ces dédommagemens te suffisent, nous n'avons plus rien à dire.

SCHNABELBOURG.

L'aventure n'est pas mauvaise, mais il faut convenir que le rôle qu'on m'y a fait jouer n'est pas des plus réjouissans. On a donné à mon nom une préférence dont bien peu de chevaliers seraient jaloux; mais n'importe, je suis d'un âge où il faut savoir se familiariser avec ces sortes de trahisons; ce sera là le parti que je prendrai, et je n'y mets qu'une condition: Agnès a accordé des dédommagemens, j'en exige un de la même espèce: c'est mon dernier mot, je ne m'en départirai point.

TOUS LES CHEVALIERS (*riant, battant des mains*).

Fort bien, à merveilles, il faut que justice se fasse!

AGNÈS (*à Henri*).

Qu'en dites-vous ?

HENRI.

J'approuve tout.

AGNÈS (*embrasse en riant Schnabelbourg*).

Arrangez-vous, chevalier, car c'est le dernier que vous recevrez de moi.

HENRI.

Ce n'est que de ce moment que je sens bien tout ce que m'aurait fait éprouver un pareil spectale, s'il eût été sérieux : vous m'y auriez vu succomber, n'en doutez pas.

Tous se mirent alors à table, et se livrèrent aux plaisirs de la conversation et de la bonne chère. Le vieux comte de Farnsbourg, sur-tout, charmé d'avoir atteint si facilement le but de tous ses desirs, s'abandonnait à une gaîté vive et bruyante, et, la coupe à la

main, il ne cessait d'animer les convives au combat.

Nous n'entreprendrons pas de décrire les détails de tous les apprêts des fêtes qui devaient précéder et suivre le jour des noces. On décida qu'elles seraient célébrées avec magnificence, pendant une semaine entière, dans le château de Frobourg, et que, ce terme expiré, tous les convives se rendraient à celui de Farnsbourg, où le même nombre de jours serait consacré au même objet. Le jeune Louis, comte de Farnsbourg, qui avait ramené Adélaïde du couvent de Saint-François de Romont, ne voyait pas sans chagrin le bonheur prochain de tant d'amans; il desirait vivement d'en augmenter le nombre, et il ne cessait de presser Adélaïde de n'être pas seule inflexible en ce jour solennel. La jeune personne rendait justice aux qualités aimables du chevalier; elle avait de

la tendresse pour lui, mais la mort tragique de l'infortuné Thierstein était encore trop récente pour qu'Adélaïde pût commander ainsi à sa douleur, et le comte Louis se vit obligé d'attendre des momens plus favorables pour obtenir le prix de son amour et de ses soins.

La veille du jour qui précédait celui de la célébration des mariages, on vit arriver au château plusieurs chevaliers du voisinage et leurs dames, que le comte de Frobourg avait fait inviter; tous apportèrent les plus grandes dispositions à la gaîté, à la joie : on mangea beaucoup, on but encore mieux, suivant l'usage du tems, et peut-être l'aurore eût-elle salué les convives à table, si le seigneur châtelain n'eût commandé la retraite. « Nous avons, dit-il, besoin de nos forces pour des fêtes d'un autre caractère; celle-ci n'en est que le pré-

liminaire : ménageons-nous ; les fatigues et les veilles nous attendent demain. » Chacun trouva l'avis bon, et les fiancés eux-mêmes l'approuvèrent, parce que cette séparation momentanée devait être la dernière, et que le sommeil leur paraissait la manière la plus douce d'en faire écouler les intervalles. Il était minuit : tout dormait; le plus profond silence régnait dans la vaste étendue du château, quand Frédéric, agité par des pressentimens inconnus, et ne pouvant parvenir à goûter les douceurs du repos, quitta son lit pour se distraire en se mettant à sa fenêtre qui donnait sur la campagne. En l'ouvrant, il aperçut la lueur de plusieurs flambeaux sous les arbres de la forêt voisine; bientôt après, il distingua neuf chevaliers noirs qui portaient ces lumières, et qui montaient des chevaux caparaçonnés de noir. Dès qu'ils furent

hors du bois, ils leur pressèrent vivement les flancs, et enfilèrent au grand galop le chemin qui conduisait au château. La rapidité de leur course agitant violemment les flambeaux, on voyait une colonne de fumée étincelante s'élever derrière eux à mesure qu'ils avançaient, et cette circonstance ajoutait quelque chose d'effrayant au spectacle lugubre que présentait tout leur ensemble. Ils s'arrêtèrent à la principale porte du château, et Frédéric eut le loisir de les examiner avec attention. Ils portaient tous des armures noires; des panaches de la même couleur flottaient sur le cimier de leurs casques, dont les visières étaient baissées, et leurs écus étaient entièrement couverts de crêpes. L'un d'eux portait une bannière noire, sur laquelle Frédéric vit avec surprise trois têtes de mort, dont l'aspect hideux s'accordait à merveille

avec le reste de ce funèbre équipage. Deux chevaliers mirent pied à terre, et clouèrent un rouleau de parchemin contre le battant droit de la porte du château, et dès que cette cérémonie fut achevée, ils se saisirent tous d'une longue trompette que chacun tenait pendue à l'arçon de sa selle, et ils en tirèrent trois fanfares, dont le son voilé, aigre et discordant fut répété au loin par les échos d'alentour. Le garde de la tour, effrayé, étonné de la nouveauté du spectacle, demanda enfin d'une voix tremblante aux chevaliers, quel était le sujet de leur venue, et quels étaient leurs projets.

L'UN DES CHEVALIERS.

Faites paraître votre seigneur châtelain, nous avons à lui parler au nom du Tout-Puissant, du Très-Haut, du Très-Juste : nous sommes envoyés pour annoncer sa volonté.

FRÉDÉRIC (*du haut de la fenêtre*).

Je suis le fils du châtelain : parlez, que desirez-vous ?

UN CHEVALIER.

Patience, ton tour viendra.

Le vieux comte de Frobourg parut sur ces entrefaites à la fenêtre, et réitéra la demande de son fils.

UN CHEVALIER.

Comte de Frobourg, nous t'apportons, à toi, à tes enfans, à tes amis et à tes alliés, la malédiction d'un Dieu vengeur et irrité ! Il a donné à ses ministres le pouvoir de lier et de délier : ils exercent sur toi ces fonctions sacrées, et te repoussent de l'union de la grâce, dont tu viens de te rendre indigne ; ils t'enlèvent son secours divin, et ils livrent le pécheur endurci, à la puissance infernale de Satan. Ils ont prononcé le ban sur ta

tête, et c'est pour t'annoncer cet arrêt foudroyant que nous sommes députés ici. Maudit soit celui qui osera désormais se lier avec toi! maudit soit celui qui osera te répondre et te questionner! malheur à l'homme qu'une pitié mal entendue engagera à te nourrir et à t'abreuver! maudit soit le prêtre téméraire qui te souffrira dans le temple du Seigneur, et t'annoncera la parole divine! malheur à lui si, dans la dernière heure de ta vie, il s'approche de toi avec des paroles de consolation et de paix!

TOUS LES CHEVALIERS.

Amen! amen! amen!

LE COMTE DE FROBOURG.

Soyez maudits à votre tour et à plus juste titre, vous qui osez lâchement profaner le saint nom de Dieu pour opprimer l'innocence! Parlez, quel crime ai-je

commis pour mériter d'être séparé ainsi de la communion des fidèles ?

UN CHEVALIER.

Téméraire ! oses-tu bien le demander ? Ton fils, ce fils excommunié et frappé du même ban que toi, n'a-t-il pas eu l'audace de porter une main meurtrière sur l'oint du Seigneur ? Il a fait périr, d'une manière cruelle, un prélat vénérable, et tu l'as souffert, tu n'as point puni les auteurs de cet horrible attentat. malheur à toi, malheur à l'exécrable union dont la bannière a couvert et protégé ce crime !

FROBOURG.

L'homme dont tu parles n'avait-il point déshonoré son caractère ? n'était-il point un empoisonneur, un lâche assassin ? La punition qu'il a subie était beaucoup trop douce, et cette faute est la seule qu'on puisse nous reprocher.....,

Ah! misérables que vous êtes, c'est donc là la cause qui vous a provoqués à cette insolente démarche! mais je m'en félicite, je me sais gré de ne plus communier désormais avec des scélérats de votre espèce.

UN CHEVALIER.

Nous ne sommes point venus pour compter avec les pécheurs, le repentir seul et une satisfaction proportionnée peuvent faire lever votre ban et vous réconcilier avec Dieu.

FROBOURG.

Et quel est donc l'audacieux qui m'envoie ce ban, qui ose me frapper d'anathême ?

UN CHEVALIER.

C'est Conrad, évêque de Constance: ton château est dans son diocèse, et il a tout le pouvoir requis pour te condam-

ner et te punir. L'excommunication est déjà fulminée : la sentence en est déjà affichée aux portes de toutes les églises ; pécheur ! garde-toi bien d'en approcher, car il est ordonné de te courir sus ; ta tête est mise à prix, et la grâce du Très-Haut est promise à celui qui délivrera les fidèles de ta vue odieuse.

FARNSBOURG (*qui avait également paru à la fenêtre pendant cet intervalle*).

Saluez votre évêque de la part du comte de Farnsbourg, chef et capitaine de l'union du lion ! Dites-lui, au nom de tous les chevaliers, qu'il se hâte de lever ce ban injuste et insensé, de le changer en bénédiction, et d'être désormais plus circonspect, sinon, il nous verra incessamment sous les murs de sa ville dans une attitude qui le fera repentir de son audace.

UN CHEVALIER.

Notre évêque méprise vos menaces :

la protection du ciel le mettra à l'abri de tous les dangers. Vous, aussi, comte de Farnsbourg, vous êtes excommunié et frappé du ban; j'en ai déjà fait afficher la sentence à la porte de votre château, et s'il est habité par des gens craignant Dieu, je présume que vous ne trouverez pas grande compagnie à votre retour.

FARNSBOURG.

Ah traîtres, vilains et déloyaux qui ne vous montrez que dans les ténèbres, je vais vous porter pour votre évêque un salut digne de sa coaurdise!

UN CHEVALIER.

On vous en dispense: notre mission est finie, et vous ne tarderez pas à baisser le ton.

Les neuf chevaliers noirs piquèrent alors des deux et s'éloignèrent au galop. Des éclats de rire partirent de toutes les fenêtres du château, et furent toute

la réponse que les chevaliers accourus au premier bruit de l'aventure, firent à cette insolente bravade.

FARNSBOURG.

A merveilles, braves compagnons d'armes, à merveilles : c'est ainsi qu'il faut répondre à cette ridicule forfanterie; méprisez ces insensés qui se jouent de la justice du ciel. Livrez-vous au repos, en attendant la fête de demain, qui, je l'espère, ne sera point troublée par la crainte de ces injustes menaces. Nous saurons au reste y répondre d'une manière plus énergique quand le moment sera venu.

Le lendemain, dès que le soleil eut doré la cime des montagnes, tous les habitans du château reparurent dans la grande salle, et plusieurs d'entr'eux s'y montrèrent avec des sentimens bien différens de ceux de la veille. La sentence

du ban, si formidable dans ce tems, n'avait pas laissé d'ébranler fortement et d'effrayer les consciences timorées de la plupart des convives étrangers sur-tout : ils se décidèrent à partir sans délai, pour ne point participer aux effets terribles de l'arrêt foudroyant que l'Eglise venait de lancer. Ils s'éloignèrent sans bruit, sans prendre congé de leur hôte, et pressèrent leur marche dès qu'ils eurent tourné le dos au château. Quand les varlets vinrent annoncer cette nouvelle au comte de Frobourg, en lui déclarant en même tems que la plupart d'entre eux avaient pris le parti de suivre le même exemple, pour mettre à couvert le salut de leurs âmes, ce généreux vieillard confondu, indigné d'une pareille résolution, exhala toute sa colère contre l'injuste prélat qui, sans l'entendre, sans examiner les motifs de sa conduite, avait prononcé une si dure sentence contre

lui. Il courut trouver le comte de Farnsbourg pour lui raconter son malheur et pour s'éclairer de ses conseils. Celui-ci l'écouta de l'air le plus froid et le plus tranquille : chassez, lui dit-il, ces vaines terreurs, et gardez-vous bien de vouloir retenir ces âmes serviles dont la lâcheté ne ferait que vous embarrasser ! Je reste avec les chevaliers de mon Union, et je vous promets bien qu'ils ne chancèleront pas. Ils ne se laissent pas effrayer par des arrêts prononcés par des prêtres iniques, par des arrêts que le ciel condamne, et que les jugemens de l'empire ne ratifieront jamais. L'Union est offensée, le lion est en danger, et cet événement termine ou suspend toutes nos autres affaires. Aujourd'hui encore j'enverrai des messagers à tous mes chevaliers, et avant l'expiration d'une lune, vous me verrez à la tête de plus de cinq cent d'entr'eux, qui sauront bien faire

tenir un autre langage au curé de Constance !

FROBOURG.

Mais si pendant cet intervalle tout le monde nous abandonne, si nos ennemis dont vous ne pouvez pas ignorer les manœuvres sourdes et perfides, profitent de ce moment pour.....

FARNSBOURG.

C'est là mon affaire : je me charge de la défense de ton château et de tes biens. Je réponds de la fidélité de mes varlets, car eux aussi sont membres de l'Union. Aucun ban ne peut affaiblir leur fidélité et diminuer la force de leurs sermens. Encore une fois, laisse la liberté de partir à tous ceux dont cette résolution accommodera la faiblesse, qu'on l'annonce même de ta part, et reviens ensuite me rendre un compte exact du nombre de ceux qui te seront restés fi-

dèles, afin que je puisse prendre mes mesures en conséquence.

Le comte de Frobourg partit et fit rassembler ses varlets et ses hommes armés. Il s'était montré rarement leur seigneur, jamais leur tyran, et toujours leur père. Plusieurs d'entr'eux versèrent des larmes et sanglotèrent quand ils l'entendirent leur annoncer la liberté de se retirer où bon leur semblerait.

LES VARLETS.

Nous partons avec peine : si nous pouvions espérer la levée de cette terrible excommunication, nous resterions bien volontiers.

FROBOURG.

Vous savez aussi bien que moi combien peu je mérite ce procédé de la part de l'évêque de Constance ! Pouvez-vous croire qu'innocent comme je le suis, j'aie à craindre quelque chose de la ma-

lédiction d'un Dieu souverainement juste, parce qu'il a plû à un prélat prévenu et partial de me menacer des effets de sa colère ? Les hommes du comte de Farnsbourg le savent comme vous, ils y ont réfléchi et ils restent.

DES VARLETS.

Ils restent ? en ce cas là je reste aussi! et moi aussi ! et moi de même !

Le comte de Frobourg ne perdit que douze hommes ayant femmes et enfans; ils ne voulaient pas les exposer aux suites malheureuses qu'une excommunication ne manquait jamais d'entraîner. Plein de joie et d'alégresse, il rendit compte à son digne ami, des résultats satisfaisans de cette conférence. Il le trouva au milieu d'un cercle de ses fiers et braves chevaliers qui s'égayaient aux dépens de l'évêque, et qui apprirent avec plaisir le changement de disposition des gens de leur

hôte. Bientôt, s'écrièrent-ils, nous trouverons les moyens de dissiper tous leurs scrupules, et nous saurons faire passer à l'évêque l'envie de se mesurer avec l'Union ! Les dames parurent alors également ; mais la tristesse empreinte sur tous les traits de leur phisionomie, annonçait assez l'état de leurs cœurs, et les cruelles incertitudes dont ils étaient déchirés. De quelle joie, de quelle agréable surprise ne furent-elles donc pas saisies, quand elles apprirent que ce malheureux incident, loin de retarder leur bonheur, allait au contraire en accélérer le moment ? Ornez-vous de tous vos atours, leur dit le comte de Farnsbourg, dès que vous serez prêtes, la fête commencera. Le soleil n'avait point parcouru encore le quart de sa carrière, quand tous les fiancés magnifiquement parés vinrent se présenter pour recevoir la bénédiction paternelle. Ils prirent tous

le chemin de la chapelle du château, où le comte de Farnsbourg avait mandé son vieil ami, l'aumônier de l'Union du lion, parce qu'il lui voulait ménager le plaisir de célébrer la cérémonie. Mais au moment qu'on se disposait à franchir le seuil sacré, on vit paraître cet ecclésiastique vêtu d'une chappe noire; il étendit sa main au-devant du cortège, et *lui* ferma l'entrée de l'église.

LE CHAPELAIN.

Que ne m'avez-vous épargné la douleur d'usurper les tristes fonctions que mon ministère exige de moi aujourd'hui ! Vous venez pour recevoir ma bénédiction, et je ne puis vous faire entendre que des paroles de malédiction. Excommuniés ! bannis ! retirez-vous ! vos pieds profanes ne doivent pas fouler ce parvis sacré.

FARNSBOURG.

Ami, frère, prêtre de mon union,

songe à ce que tu dis, à ce que tu fais; change de langage, ou je serai forcé de croire que la perfidie et la fourberie sont le partage de tous les hommes de ton état.

LE CHAPELAIN.

Crois ce que tu voudras, mais je ne manquerai ni à mon devoir, ni à la voix de ma conscience. J'ai été le prêtre de ton union tant que tu as protégé l'innocence, tant que tu as séché les pleurs de la veuve et de l'orphelin; on m'a vu bénir la sortie et la rentrée de tes chevaliers : le ciel veut maintenant que je les maudisse.

FARNSBOURG.

Et en quoi ai-je changé ma conduite? n'ai-je point rempli toujours et scrupuleusement tous mes sermens?

LE CHAPELAIN.

« Ne touche pas à mon oint! » ainsi

parle, ainsi l'ordonne le Seigneur : examine ta conscience, et dis si tu as gardé ce commandement.

F A R N S B O U R G.

J'ai fait pendre l'abbé, parce qu'il a empoisonné, parce qu'il a assassiné, parce qu'il a voulu violer, voler et piller. Un seul de ces crimes eût mérité la mort, et il les a commis tous avec une scélératesse sans exemple. Ma conduite a-t-elle été juste, ou les prêtres peuvent-ils impunément se livrer à tous les excès?

L E C H A P E L A I N.

C'est blasphémer que de le croire, que de le dire. Le prêtre qui déshonore son caractère, mérite des peines bien plus sévères que le commun des fidèles; mais qui t'a constitué son juge? Si tu avais accusé l'abbé et le chapelain devant

le tribunal de l'évêque, tu recevrais aujourd'hui des bénédictions, au lieu des malédictions qui te frappent.

FRÉDÉRIC.

Ah! je comprends: le scélérat devait en être quitte pour une légère réprimande, et apprendre l'art de voler et d'assassiner avec plus de prudence.

LE CHAPELAIN.

Tu ajoutes la calomnie à tes autres attentats. L'évêque de Constance est un homme juste: ses mœurs sont pures, sa vie est sainte.

FARNSBOURG.

Sa conduite envers nous en serait-elle la preuve?........ Quant à toi, je te demande, et pour la dernière fois, si tu veux exercer tes fonctions et donner la bénédiction nuptiale à ces fiancés?

PLUSIEURS CHEVALIERS.

Tremble, perfide, crains les effets de notre juste colère !

LE CHAPELAIN (*découvrant son sein*).

Frappez, voici mon sein ! je recevrai le coup sans me plaindre, et je mourrai satisfait, puisque ce sera pour avoir rempli mon devoir !..... Je ne mollirai point : je ne puis, je n'ose vous accorder ce que vous demandez : tous les prêtres soumis aux lois de leur état vous feront les mêmes refus, tant que l'obstacle qui commande impérieusement ces refus ne sera point levé. D'ailleurs votre mariage ne serait point valide, et les enfans qui en naîtraient seraient frappés du même anathême. Mes intentions sont pures : daignez m'écouter et recevoir les conseils de ma longue expérience : Dieu est miséricordieux ; ses ministres seraient criminels, s'ils se

montraient implacables : offrez une satisfaction proportionnée, et je me charge d'être votre médiateur. Bientôt cette porte, maintenant interdite et condamnée, sera rouverte à votre piété, et je pourrai enfin contempler votre bonheur, le cimenter de ma main, et faire descendre sur vous les bénédictions du ciel.

PLUSIEURS CHEVALIERS.

Vain bavardage ! notre épée saura bien trancher ces difficultés.

D'AUTRES CHEVALIERS.

Ecoutons-le du moins : sachons quels sont ses projets.

FARNSBOURG.

Et que veut, que demande ton évêque ?

LE CHAPELAIN.

Je l'ignore, mais j'ai lieu de présumer que votre pénitence sera aussi courte

que facile. Je prendrai même aujourd'hui, si vous le desirez, le chemin de Constance; je verrai l'évêque, et je compte bientôt vous rapporter son absolution et le pardon du ciel.

FARNSBOURG.

Eh bien, j'y consens, j'accepte ton offre. Pars, et propose en mon nom la paix à l'évêque. Il m'a cruellement offensé; il a blessé la dignité de mon union, mais j'oublierai tout, j'étoufferai mon juste ressentiment, s'il se montre aussi disposé à lever le ban, qu'il a été prompt à le lancer.

FROBOURG.

N'oublie pas cependant de lui ajouter et de lui faire sentir que nous ne lui accorderions pas la paix, si la guerre n'était point un obstacle au desir que nous avons d'accélérer le bonheur de nos enfans.

FARNSBOURG.

La réflexion est bonne : garde-toi bien de la passer sous silence, car, je le jure, si les choses n'étaient pas aussi avancées avec nos enfans, ce serait sur les murs de sa ville que nous traitetions avec lui.

TOUS LES CHEVALIERS.

Oui, certes, il ne tarderait pas à se repentir.

LE CHAPELAIN.

Vous prétendez vous réconcilier ; vous offrez la paix, et vous exigez que je menace ? Le repentir seul peut appaiser le courroux de l'Eglise, et si vous ne me permettez pas de partir avec les assurances de votre soumission, c'est en vain que vous comptez sur le succès de mes démarches.

LES CHEVALIERS.

Repentir, soumission ! nous serions lâches à ce point ! Non, non. . . . . . . la guerre, et la guerre à outrance !

LE CHAPELAIN.

Chers amis et chevaliers, retournons dans la salle; ce n'est pas ici le lieu où nous pouvons débattre une pareille question : je serai à vous dans un moment, et j'espère vous convaincre de l'équité de mes propositions. Retirez-vous, j'achèverai, en attendant, de remplir les fonctions de mon ministère, en apposant mon sceau sur cette porte. Malheur au téméraire qui oserait le briser pendant mon absence ! il aggraverait sur sa tête une malédiction dont l'évêque lui-même n'aurait plus le pouvoir de le délivrer.

FARNSBOURG.

Venez, mes enfans, venez, mes amis:

nous l'attendrons dans la salle, comme il le desire. Depuis trente ans que je connais cet homme, je l'ai toujours trouvé juste, droit et bon ami : souvent guidé par ses conseils, je n'ai jamais eu sujet de m'en repentir. Soyons plus justes que l'évêque : écoutons avant de condamner.

On se retira en silence, le chagrin dans le cœur, la tristesse peinte sur le front. On arriva dans la salle : les coupes étaient remplies, mais personne n'osa se livrer à la joie après le triste événement qui venait de se passer. Pâles, mornes, abattues, les dames portaient un œil timide sur leurs amans consternés, et leurs soupirs seuls interrompaient ce calme douloureux et funeste, quand le prêtre entra dans la salle.

LE CHAPELAIN.

Pour commencer avec ordre, pour

assurer le succès de notre entreprise, il faut, avant tout, que je vous démontre l'irrégularité de votre conduite dans le château de Neubourg : une fois convaincus, vous avouerez vous-mêmes que le repentir seul peut et doit vous tirer de l'embarras dans lequel vous vous trouvez.

QUELQUES CHEVALIERS.

Démontrer ?.... la besogne dont tu te charges n'est pas aisée.

LE CHAPELAIN.

Nous verrons...... répondez-moi, je vous prie : la dignité, les fonctions d'un prêtre sont-elles sacrées ?

PLUSIEURS VOIX.

Oui.

LE CHAPELAIN.

Cela étant, elles méritent d'être respectées, et c'est se rendre coupable que de les avilir, que de les blesser.

FARNSBOURG.

Un moment!..... tu confonds les personnes et les actions. Sans doute, l'homme qui est revêtu d'un caractère sacré doit jouir du respect et de la considération de tout être bien pensant, mais ce n'est qu'autant que cet homme n'avilit pas lui-même, par sa conduite, la dignité de son état. S'il viole ses devoirs, s'il ne se couvre de la protection du ciel que pour satisfaire avec plus de liberté et avec impunité ses passions, il est doublement criminel, il mérite double punition.

LE CHAPELAIN.

Sans doute, mais cette dignité, ce caractère sacré ne doivent-ils pas être soigneusement séparée? peut-on perdre de vue un seul instant les égards qui leur sont dûs?.....

FARNSBOURS.

Je n'entens rien à cette distinction.

LE CHAPELAIN.

Je m'expliquerai donc plus clairement. Le ministère et la dignité du prêtre sont inviolables, il l'est lui-même tant qu'il est revêtu de ce caractère sacré; mais s'il se rend coupable d'un crime, s'il se déshonore, il doit être dégradé avant que d'être puni: or, tes chevaliers ne jouissant pas de ce pouvoir, et ayant cependant mis à mort l'abbé et le chapelain de Neubourg, il est clair qu'ils ont porté atteinte aux droits de l'Eglise, qu'ils ont blessé la dignité sacerdotale, et c'est pour la réparation seulement de cette injure, que l'évêque de Constance exige repentir et satisfaction.

FARNSBOURG.

Je comprends..... à merveille!....

je suis instruit, tu m'as éclairé ; voyons si à mon tour je pourrai convaincre ton évêque : écris ce que je vais te dicter.

LE CHAPELAIN.

Je suis prêt.

FARNSBOURG (*dictant*).

« Le comte de Farnsbourg à Conrad, » évêque de Constance, salut. Tu as » prononcé le ban contre moi et contre » mes chevaliers, parce qu'ils ont main- » tenu les droits de la justice dans le châ- » teau de Neubourg, et qu'ils y ont » fait pendre l'abbé de Sainte-Marie, » coupable des plus grands crimes. Ce » scélérat a empoisonné, il a commis » cinq meurtres, et il se disposait à sa- » crifier une jeune personne à son in- » fâme brutalité. D'après ces considéra- » tions, je n'aurais envisagé la sentence » d'excommunication que comme un » acte d'injustice et de violence dont

» mon épée seule et celle de mes braves
» chevaliers devaient me rendre raison,
» si mon fidèle aumônier ne m'eût as-
» suré que par le supplice de l'abbé, la
» dignité du saint sacerdoce se trouvait
» offensée et blessée. Je ne suis qu'un
» malheureux laïque peu familiarisé avec
» vos sublimes distinctions, et je n'ai
» pas cru offenser le ciel en démasquant
» un hypocrite, et en prouvant au peu-
» ple, que la justice divine ne laisse point
» impunis les scélérats qui abusent de
» son nom pour commettre des forfaits.
» Je te prie donc de ne juger ma con-
» duite que d'après cette mesure, et de
» ne pas laisser subsister plus long-tems
» un ban dont l'effet ne doit pas frapper
» un homme qui n'a pas eu la cons-
» cience du mal qu'on lui reproche. Je
» m'engage à t'envoyer régulièrement,
» pour les dégrader, tous les prêtres
» coupables qui me tomberont sous la

» main, et à ne les faire pendre que
» quand tu les auras dépouillés de leur
» caractère sacré ».

Donne, que je signe.

LE CHAPELAIN.

Il faut encore que tu te soumettes à envoyer une offrande expiatoire à l'église offensée.

FARNSBOURG.

J'y consens; écris!.... « Je t'envoie par
» le porteur dix florins d'or en expiation
» pour ton église; ils pourront te servir à
» faire dire annuellement des messes, afin
» que Dieu daigne détourner tes prêtres
» des voies de l'iniquité, et les préserve du
» malheur d'avilir eux-mêmes leur di-
» gnité aux yeux des ignorans, moyen
» le plus efficace d'empêcher ces der-
» niers de les châtier suivant leurs mé-
» rites ». — Et maintenant pas un mot de plus! J'ai fait tout ce que mon hon-

neur me permettait de faire, et tu en parleras sur ce ton à l'évêque, en cas que son orgueil ose encore se gendarmer.

ESCHENBACH.

Je n'aurais pas eu tant d'indulgence.

LE CHAPELAIN (*au comte de Farnsbourg*).

Donne-moi ton anneau...... et maintenant ordonne qu'on me selle un cheval! J'espère qu'en quatre jours je reviendrai avec une réponse : veuille le ciel qu'elle soit conforme à vos vœux et aux miens!

FARNSBOURG.

Je suis prêt à tout : rien ne pourra m'abattre, et si je n'étais déterminé, dans toute cette affaire, par le vif desir d'accélérer le bonheur de mes enfans, je t'assure bien que rien au monde ne pourrait me décider à la démarche que tu viens de me conseiller; car, soit dit entre nous, tu n'as nullement réussi à

me convaincre que mes chevaliers aient profané la dignité sacerdotale. Les mauvaises actions de l'abbé l'avaient depuis long-tems dégradé. Comment Dieu pouvait-il se complaire aux prières d'un pareil scélérat, et le rendre l'instrument de ses miséricordes ?

Le chapelain partit, et les dames, sur-tout, firent des vœux ardens pour le succès de sa mission. Les chevaliers eux-mêmes ne craignirent point d'avouer qu'ils seraient volontiers disposés à montrer plus de flexibilité encore, pourvu qu'on pût parvenir à lever bientôt ce terrible ban et les obstacles qui s'opposaient à leur bonheur. Quatre jours s'étaient écoulés ainsi entre l'espérance et la crainte, quand, vers la fin du cinquième, on vint annoncer le retour du chapelain. Claire et Euphrosine allèrent au-devant de lui jusqu'à la porte du château, et Clotilde et Agnès le

reçurent près de l'escalier. Elles lui demandèrent avec empressement des nouvelles du succès de sa mission.

LE CHAPELAIN.

Le ban est levé si vos chevaliers se soumettent sans restriction à la satisfaction que l'évêque exige.

CLAIRE.

Cette satisfaction est-elle humiliante?

LE CHAPELAIN.

Il faut en convenir, elle est difficile; elle est humiliante.

CLAIRE.

Partons, mes sœurs, partons; hâtons-nous de prévenir nos amis, afin que, trop entraînés peut-être par leurs sentimens pour nous, ils ne se livrent pas à une démarche qui puisse compromettre leur délicatesse et leur honneur. A Dieu ne plaise que je jouisse d'un

bonheur acquis aux dépens de la dignité de mon amant.

Elles se retirèrent alors avec promptitude, et rejoignirent les chevaliers, qu'elles avaient déjà instruits du sinistre message du chapelain, quand celui-ci entra dans la salle.

FARNSBOURG.

On m'annonce que tu reviens à nous avec des propositions honteuses ; s'il en est ainsi, garde soigneusement le silence : ton intérêt, ta sûreté l'exigent, car c'est par toi que j'ai été poussé à cette démarche avilissante.

LE CHAPELAIN.

J'ai rempli mon devoir : partant, je ne crains rien. Ministre de paix, j'ai dû chercher les moyens d'empêcher la guerre. Le ciel m'a assez puni, si mes efforts n'ont pas eu de succès.

FROBOURG.

Je suis d'avis qu'on l'entende : l'insolence de l'évêque servira à stimuler notre vengeance.

PLUSIEURS CHEVALIERS.

A merveille! qu'il parle! qu'il parle!

LE CHAPELAIN.

J'ai été obligé d'épuiser toute mon éloquence pour décider seulement l'évêque à ouvrir la lettre et à la lire. « Il ne me convient pas, a-t-il dit, de lire les missions des excommuniés : s'ils sont disposés à se réconcilier avec l'Eglise, ils doivent paraître en personne, et donner des preuves évidentes de leur repentir et de leur soumission. »

FARNSBOURG.

L'insolent, l'orgueilleux personnage !

LE CHAPELAIN.

Enfin je suis parvenu à le fléchir, et il a lu : mais il a cru trouver dans cette lettre de nouveaux sujets d'indignation et de colère. Il avance avec assurance que l'abbé et le chapelain de Neubourg sont morts victimes d'une infâme calomnie et de votre prévention. Les religieux du monastère de Sainte-Marie ont attesté par serment, en présence de l'évêque, l'innocence de leur prélat, et ce serment sera envisagé comme une pièce probante en sa faveur, tant que vous ne l'aurez pas détruite en prouvant à votre tour les forfaits de l'abbé et le parjure de ses moines.

FARNSBOURG.

Cette preuve sera bien facile : tous les chevaliers qui ont été de l'expédition ont entendu l'aveu même de l'infâme abbé.

LE CHAPELAIN.

Le témoignage de ces chevaliers ne sera point admis, car ayant été parties dans l'affaire, et se trouvant accusés aujourd'hui, ils ne peuvent point être témoins dans leur propre cause. L'évêque demande des étrangers impartiaux, et il t'ordonne.....

ROF ARNSBOURG.

Il m'ordonne?..... misérable, que dis-tu? il m'ordonne?..... ton évêque m'ordonne?..... Chevaliers, le curé de Constance nous ordonne!....... traître!.....

LE CHAPELAIN.

Modérez-vous: vous m'avez interrogé, et je vous dis ce que j'ai entendu: voulez-vous que je vous flatte en vous déguisant la vérité.

FARNSBOURG.

Non, poursuis ; je ne t'interromprai plus.

LE CHAPELAIN.

L'évêque t'ordonne.....

FARNSBOURG.

Fourbe, t'ai-je chargé de demander des ordres? ton évêque n'a rien à m'ordonner ; poursuis.....

LE CHAPELAIN.

Tu présenteras d'autres témoins, et si ceux-ci attestent le crime de l'abbé, l'évêque reconnaîtra la justice de sa punition, et se bornera à demander satisfaction pour la profanation.

FARNSBOURG.

Et laquelle ?

LE CHAPELAIN.

Modère tes transports, et pardonne si, derechef, je me vois forcé de blesser ta fierté. Cette satisfaction est dure,

elle est humiliante : moi-même je ne puis l'approuver, mais......

FARNSBOURG.

Parle, mon ami, parle et ne crains rien.

LE CHAPELAIN.

Pour appaiser l'Eglise offensée, il faut que tu te soumettes, avec tous les chevaliers de ton union, à paraître en habits de deuil devant la principale porte du dôme de Constance, et qu'un flambeau à la main, vous y fassiez pénitence publique pendant trois jours consécutifs. Toutes les fois que, pendant cet intervalle, un prêtre entrera ou sortira de l'église, vous vous mettrez à genoux devant lui, vous lui baiserez les pieds, et vous le supplierez de vous pardonner et de contribuer à la levée du ban.

FROBOURG (*se levant avec fureur*).

Mon épée!......

FARNSBOURG.

A merveille, mon ami, à merveille! c'est la seule manière de punir cette insolence, et de venger notre honneur! Sus, nobles chevaliers! sus! le lion est devenu l'objet du mépris de faibles enfans. Les souris osent ronger les ongles de ses pattes, et les lièvres se jouent dans sa crinière. Tu seras châtié, homme orgueilleux et vain, tu le seras, ou je me couperai moi-même ces cheveux gris, je briserai cette cuirasse, j'endosserai le froc, et je ferai, dans le monastère, les fonctions du dernier des valets. Moi! moi! le chef, le capitaine d'une si puissante et formidable union, m'offenser, m'insulter, m'avilir ainsi! Chevaliers, frères, amis, sentez-vous bien cette insolence? votre cœur est-il dévoré de fureur comme le mien?

TOUS LES CHEVALIERS.

Parlez, ordonnez; aux armes! aux

armes ! menez-nous contre le traître ! qu'il meure ! qu'il périsse ! point de quartier !.....

FARNSBOURG (*au chapelain*).

Eh bien, crois-tu que ton évêque a bien fait d'insulter, d'irriter de pareils hommes ?

LE CHAPELAIN.

Je n'ai pas manqué de lui représenter les risques, les dangers de sa conduite; mais il se rassure par l'espoir que tous vos vassaux vous abandonneront.

FROBOURG.

Mais, en le supposant, croit-il que nous montrerons la même lâcheté nous qu'il a tous bannis et excommuniés ? connaît-il ces chevaliers dont toute l'Allemagne célèbre la valeur, au nom desquels tous les méchans tremblent, et qui suffisent seuls pour le mettre à la

raison, lui et tous les habitans de sa ville ?

LE CHAPELAIN.

Je lui en ai parlé sur le même ton ; mais il s'imagine que les foudres de l'Église doivent briser tous les liens, annuller tous les sermens, dissoudre toutes les unions, et que vous manquerez par conséquent de l'ensemble et de l'accord nécessaires pour vous venger

LES CHEVALIERS.

Nous le ferons bientôt changer d'opinion. L'innocence tranquillise nos consciences, et le danger ne fera que réunir nos cœurs et raffermir nos forces.

FARNSBOURG.

Que je me sais bon gré de n'avoir point compté sur cette réconciliation ! déjà mes messagers parcourent toute la contrée, et somment tous nos frères d'armes de se réunir à nous. Ceux-mêmes que

nous avons fait marcher vers les quatre points cardinaux, vont être rappelés, car il faut, avant tout, que nous vengions notre honneur, que nous assurions la dignité de notre union. Je vous l'annonce, chevaliers, dans quatre jours nous marchons contre Constance.

LE CHAPELAIN.

Me permettez-vous de faire part à l'évêque de cette résolution? peut-être produira-t-elle l'effet desiré; peut-être aurai-je le bonheur d'être chargé de conditions plus supportables.

FARNSBOURG.

Il n'est plus tems: c'est à moi maintenant qu'il appartient de demander satisfaction, et je l'obtiendrai, ou je mourrai à la peine.

LE CHAPELAIN.

L'évêque l'apprendra: je m'en charge.

Mon devoir m'ordonne de m'éloigner d'ici. Chers chevaliers, j'espère vous revoir bientôt ; je reviendrai au milieu de vous pour vous donner tous les soins de mon ministère et de mon amitié. Il m'en coûte beaucoup de me séparer de vous, et encore plus de ne pouvoir vous laisser ma bénédiction. De grâce, ménagez votre vie pendant cette funeste expédition. Sachez qu'il m'est défendu d'implorer la miséricorde du Très-Haut pour l'âme de celui qui mourra sans être rentré dans la communion des fidèles.

FARNSBOURG.

Homme faible, timide et pusillanime, garde pour toi ta pitié mal entendue, et ta fausse doctrine : crois-tu que Dieu épouse les passions injustes des hommes? Celui qui est l'équité même ne tournera-t-il pas contre vos têtes les

foudres dont votre orgueil prétend nous frapper ?

LE CHAPELAIN.

Il nous a donné le pouvoir de lier et de délier sur la terre.

FARNSBOURG.

Oui, mais vous a-t-il armés de ce pouvoir contre l'innocent ? Vous a-t-il ordonné de protéger les empoisonneurs et les assassins ?... Retire-toi, insensé; si tu ne veux que je t'enveloppe dans ma juste colère !

LE CHAPELAIN (*levant ses mains au ciel*).

Dieu tout-puissant, daigne toi-même être le médiateur, puisque tes serviteurs ne peuvent plus l'être !

Le prêtre partit, et plus d'un œil versa des larmes en le voyant s'éloigner. Farnsbourg et ses intrépides chevaliers restèrent fermes et inflexibles : uniquement occupés du soin de leur vengeance,

ils se hâtèrent de préparer tout ce qui pouvait l'assurer. Les armes furent nétoyées, mises en bon état, les cimetères furent aiguisés, et tout respira le combat et le carnage. Vers le soir, on reçut des nouvelles fort allarmantes du château de Neubourg : on y avait publié aussi la sentence du ban, et cette démarche y avait produit un tel effet, que tous ses défenseurs, à l'exception de vingt, s'en étaient retirés à l'instant même ; les hommes armés du monastère de Sainte-Marie, enhardis par cette défection, s'étaient avancés avec beaucoup de résolution, ils occupaient toutes les issues du château dont ils revendiquaient la propriété et menaçaient le chevalier du lion, resté pour la défense, de le faire passer au fil de l'épée, lui et sa faible troupe, s'il tardait à se rendre. Les deux comtes, après avoir délibéré quelque tems sur le parti qu'il y avait à prendre

dans ces circonstances embarrassantes, convinrent enfin, que vu l'impossibilité de partager ses forces et de voler à tems au secours du château de Neubourg, il fallait ordonner au chevalier de l'évacuer et de se retirer à Frobourg avec la dame veuve et le reste de ses fidèles vassaux. Le château de Frobourg, fortifié par l'art et par la nature, défendu d'ailleurs par une troupe choisie de chevaliers et de varlets armés, devait servir d'asyle à toutes les dames pendant la durée de l'expédition contre l'évêque. Eschenbach tenta en vain de faire renoncer à cette résolution qui devait dépouiller Clotilde de son héritage: on le somma de trouver un meilleur expédient, et comme son imagination ne lui en fournissait aucun qui fut applicable aux circonstances critiques du moment, il se vit obligé de céder et de se contenter de l'assurance solennelle qu'on lui donna d'employer

toutes les forces de l'Union pour remettre Clotilde en possession de Neubourg, dès qu'on aurait dompté l'orgueil de l'évêque de Constance. On lui fit observer d'ailleurs que les moines envisageant ce château comme une propriété qui devait leur rester, ils ne manqueraient pas de le ménager avec soin et d'empêcher tous les dégâts que les gens de guerre seraient tentés d'y commettre.

Quelques jours après on vit arriver le chevalier du lion et la dame de Neubourg qui apportait avec elle tout ce qu'elle avait de plus précieux. Il avait réussi à tromper un de leurs postes et à gagner le bois sans être aperçu. Il ne tarda pas à être suivi par tous les chevaliers de cette puissante union, que le chef avait fait convoquer. Plusieurs d'entr'eux parurent environnés de plus de vingt varlets résolus et bien armés. Ils se montraient tous indignés contre le té-

méraire évêque qui avait osé insulter si grièvement une ligue aussi célèbre par la pureté de ses intentions que par sa bravoure. Ils renouvelèrent leurs sermens et jurèrent de ne déposer les armes qu'après avoir obtenu la satisfaction la plus éclatante. Quand enfin le comte de Farnsbourg vit arriver le vengeur du nord, il se crut désormais assez fort, et vu l'éloignement de ceux qu'il avait envoyés au secours de l'empereur, il résolut de ne point les attendre et de marcher sans délai. Les deux comtes firent la revue de leur monde, et ils eurent la satisfaction de se trouver à la tête de quinze cents hommes remplis de courage et d'ardeur. Ils en laissèrent trois cents pour la garde du château, et prirent avec le reste le chemin de la Suabe. On pense bien que la séparation fut cruelle: quel changement de sort et de situation pour les dames sur-tout ! Le plus beau

jour allait luire pour elles, et elles se voyaient maintenant dans le cas de trembler pour la vie de ceux auxquels toute leur destinée se trouvait attachée. On n'entendait que soupirs, que sanglots, que gémissemens..... Sont-ce là mes filles, s'écria tout-à-coup et avec colère le comte de Farnsbourg? Vous avez été le prix de la fermeté et du courage, et vous donnez ici l'exemple de la faiblesse! Quels sont d'ailleurs vos sujets de crainte? Avez-vous oublié contre quels ennemis nous marchons? Nous aurons bientôt brisé leurs foudres impuissantes et changé leurs menaces en humbles supplications. Calmez votre douleur et priez pour nous; car soyez bien persuadées que quoique l'opiniâtre chapelain ait scellé la porte de notre église, il n'aura pas réussi également à rendre le seigneur sourd à nos vœux et insensible à la justice de notre cause. Il

fera triompher nos armes et ramper les persécuteurs de l'innocence.

Ils campèrent pendant un jour à la vue du château de Farnsbourg. Tous ceux qui étaient chargés de sa défense n'avaient point varié dans leurs sentimens de fidélité et d'attachement; mais comme il importait infiniment au comte de bien garantir cette précieuse possession, et sur-tout son épouse âgée et infirme qui s'y trouvait renfermée, il y jeta encore un renfort de ses vassaux, et marcha alors à grands pas contre Constance. A peine leurs bannières parurent-elles dans la belle plaine qui s'étend vers le Rhin, qu'ils virent arriver des députés que la ville leur envoyait avec des paroles de paix, et pour les supplier d'épargner leur cité. Mais comme ils venaient sans l'agrément de l'évêque, et qu'ils ne pouvaient donner aucunes assurances sur ses sentimens particuliers, le comte de

Farnsbourg les renvoya sans réponse. Je n'écouterai vos propositions, leur dit-il, que quand l'évêque aura levé le ban et qu'il nous aura donné une satisfaction proportionnée à l'injure. Les députés partirent, la tristesse peinte sur le front, et ils revinrent bientôt plus affligés encore, car Conrad refusait avec hauteur toute espèce d'accommodement. Eh bien, s'écria Farnsbourg, cette épée en décidera! et au même instant tous les chevaliers frappèrent quatre fois contre leurs boucliers. Effrayés par ce mouvement guerrier, les députés reprirent avec précipitation le chemin de leur ville, et les chevaliers les suivirent lentement et en ordre de bataille. Une épaisse nuée de poussière les précédait, semblable à l'aquilon furieux qui menace de ravager et de détruire toute l'espérance du laboureur. Dès qu'ils furent près de la ville, ils entendirent des gémissemens lamentables

qui partaient de tous les points de la cité. Farnsbourg commanda halte, et on vit arriver une troupe de femmes et d'enfans qui implorèrent en sanglottant la pitié de ces guerriers irrités. « Ayez compassion de nous, généreux chevaliers, s'écrièrent les femmes, bientôt vous verrez arriver nos pères, nos époux, nos frères qui vous livreront le malheureux auteur de ce funeste événement ! » Les chevaliers cherchèrent à rassurer de leur mieux ces faibles et timides créatures, et leur protestèrent que dans toutes les suppositions possibles, ils n'exerceraient jamais la moindre violence contre des femmes et des enfans. Ces paroles de paix les consolèrent, et toute la troupe se plaça sur les ailes de l'armée, en regardant attentivement vers la ville d'où un nouveau cortège paraissait s'avancer vers la plaine. C'étaient les habitans de Constance ; ils étaient désarmés, et on

voyait au milieu d'eux Conrad et tous ses chanoines qu'ils conduisaient liés et garottés. Quand ils se trouvèrent à une certaine distance des chevaliers, un bourgeois d'un âge avancé se détacha du groupe, et demanda respectueusement à parler au chef de l'union du lion. Farnsbourg s'avança au-devant de lui et lui tendit amicalement la main.

FARNSBOURG.

Que desires-tu de moi, mon ami?

LE BOURGEOIS.

Noble seigneur chevalier, nous sommes informés depuis long-temps que votre union ne se signale que par des actions louables et généreuses; on ne vous connaît que sous le nom du père des veuves et des orphelins; et nous espérons trouver en vous les mêmes sentimens à notre égard. Dieu nous préserve d'être à jamais en guerre avec vous

et avec les vôtres! Notre ville ne peut et ne veut vous résister; daignez la prendre sous votre puissante protection. On nous assure que notre évêque a tenté d'attaquer et de blesser votre honneur; le voici! Veuillez n'écouter que votre grandeur d'âme, et calmer votre juste colère.

FARNSBOURG.

Je n'exige que ce qui est juste. Si cet homme opiniâtre n'eût constamment refusé de rendre hommage à notre innocence et de révoquer ses arrêts iniques, vous ne nous verriez point devant les murs de votre ville. Bourgeois de Constance! la paix est rétablie entre nous. En donnant à ce vieillard ma main, que voici, je vous la présente à tous comme le gage de ma foi; en lui promettant paix et protection, je vous les promets également à tous. Ce n'est point de vous, c'est de votre évêque que j'ai à me plain-

dre, c'est à lui à se justifier, à me répondre ! Où est-il ?

Le groupe s'ouvrit, et l'évêque, garotté ainsi que ses adhérens, parut aux regards avides de tous les chevaliers.

TOUS LES BOURGEOIS.

Grâce ! miséricorde ! Nobles chevaliers, pardonnez-lui comme à nous !

FARNSBOURG (*descendant de cheval et s'approchant de l'évêque*).

Vénérable seigneur, vous venez d'entendre ce que ces bonnes gens desirent et me demandent ! je suis bien éloigné de profiter de l'événement qui vous livre entre mes mains, et de vous imposer de dures conditions pour prix de votre liberté. Je ne demande que justice, et si vous me l'accordez, vous redeviendrez ce que vous étiez auparavant, pasteur d'un troupeau fidèle, et qui eût combattu avec courage à vos côtés, si dans

cette occasion il n'eût été convaincu que vous m'avez outragé, que vous avez lésé mes droits.

L'ÉVÊQUE.

Rejetté comme tu l'es de la communion des fidèles, frappé des anathêmes de l'église, il ne te convient pas de me parler sur ce ton ! Ne crois pas que la perfidie de mes vassaux m'ait fait changer de sentiment. Je suis serviteur de Dieu par état, l'église m'a confié la défense de ses droits, et je saurai les soutenir dans toute leur intégrité. Regarde ces cheveux ! ils sont devenus gris dans l'observation constante de ce devoir sacré : renonce donc à l'espérance de me les voir couvrir d'infamie, et de céder à une crainte basse et servile. Tu es excommunié, et tu le resteras : tu es frappé d'anathême, et je te le renouvelle, je l'agrave ici.

FARNSBOURG.

Songe à ce que tu viens de dire ! Regarde comme cette troupe qui t'environnait, il n'y a qu'un instant, t'a abandonné et fuit ta présence ! Tu es seul, livré à ma discrétion, sans appui contre ma juste vengeance !

L'ÉVÊQUE.

Le Seigneur est mon appui ! l'Eternel sera mon défenseur ! Tu peux faire couler mon sang, mais aucun tourment, aucune douleur n'engagera ma langue à prononcer la bénédiction sur toi et sur les tiens !

FARNSBOURG.

Homme entêté et superbe, tu abuses honteusement de ton pouvoir.

L'ÉVÊQUE.

Dieu me l'a donné sans condition. « Ce que tu lieras sur la terre, m'a-t-il

dit, sera lié dans le ciel. » Je t'ai excommunié en son nom, tu l'es et tu le resteras. Si j'ai abusé de mon pouvoir, adresse-toi à l'Eternel, de qui je le tiens, et plains-toi si tu l'oses.

FARNSBOURG.

Dieu éternel et tout-puissant, tu viens d'entendre les paroles de l'homme qui se dit ton serviteur ; je ne puis, je n'ose guerroyer avec toi ; c'est donc à ta miséricorde qu'il m'a renvoyé, et je l'implore pour mes chevaliers et pour moi, afin qu'elle nous soit départie sans le secours d'un médiateur passionné. C'est à toi seul que nous ferons désormais l'aveu de nos péchés. C'est à toi aussi que nous nous adresserons, quand les souffrances de la vie humaines nous accableront, quand, pour les adoucir, nous aurons besoin du secours de ton bras. Toi qui sonde d'un coup-d'œil tous

les replis des cœurs des faibles mortels ; tu jugeras si l'anathême qu'on a lancé contre nous doit être ratifié par ta justice éternelle ; si nous sommes indignes de tes regards paternels. (*Il tire son épée et la tient droite devant lui*). J'ose sans crainte soumettre cette épée à tes jugemens : si jamais elle a été arrosée du sang de l'innocent, si elle n'a pas été tirée constamment pour la défense des opprimés, brise-la entre mes mains, et courbe ma tête sous la verge redoutable de tes vengeances ! (*Il s'approche de l'évêque*). La guerre est finie entre nous : tu as confié ta défense à l'éternel ; eh bien, qu'il prononce entre nous deux ; mais je veux t'enseigner aussi quelle est la manière la plus propre de l'honorer, la plus digne de lui, la plus conforme à ses préceptes et à son exemple. (*il coupe avec son épée les liens de l'évêque et ceux de son clergé*). Tu m'as

maudit, et moi je te donne la liberté ; tu m'as juré une inimitié éternelle, et moi j'accorde paix, repos, sûreté à toi et aux tiens. Je n'y mets qu'une seule condition : pardonne à tes sujets la conduite qu'ils se sont permise à ton égard, et à laquelle ils ne se sont livrés que par la crainte de partager le sort que je te préparais.

L'ÉVÊQUE.

Tu me connaîtrais bien mal, si tu me croyais susceptible d'un pareil ressentiment ; s'il a été de mon devoir de défendre les droits de mon église, je n'ai pu leur ravir celui de songer à la sûreté de leurs femmes et de leurs enfans. Ils ont imploré ta clémence, et m'ont sacrifié pour le salut de tous : ces sentimens étaient dans mon cœur ; ils n'ont fait que prévenir ma propre résolution. On m'a vu, dans tous les tems, être leur protecteur et leur père : le sa-

crifice de ma vie m'eût peu coûté pour leur salut; mais suis-je le maître d'éluder mes devoirs? Habitans de Constance, vous n'avez rien à craindre de ma vengeance; je vous jure, par le caractère sacré dont je suis revêtu, l'oubli entier de ce qui s'est passé, et je vous remercie de m'avoir fourni une occasion aussi éclatante de vous prouver à tous combien vous êtes chers à mon cœur.

TOUS LES BOURGEOIS (*avec transport*).

Grâces, grâces vous soient rendues, nobles chevaliers! honneur et salut à notre vénérable évêque!

UN BOURGEOIS (*à Farnsbourg*).

Notre ville vous servira toujours d'asile : nuit et jour nous implorerons notre évêque pour l'engager à révoquer ce fatal anathême : nous vous nour-

rirons ; nous vous abreuverons ; si vos vassaux, effrayés par les foudres de l'Eglise, vous refusent le feu et l'eau.

FARNSBOURG.

Allez en paix, braves et honnêtes habitans : votre évêque nous a renvoyés à Dieu, et puisque celui-ci a soin de repaître le faible passereau, comment pourrions-nous craindre la faim et la soif ?

L'ÉVÊQUE.

Je suis donc libre ? je le suis sans rançon, sans condition ?

FARNSBOURG.

Oui.

L'ÉVÊQUE.

Homme rare, homme extraordinaire, tu ne me vaincras pas en générosité ; tes paroles ont atteint mon cœur ; je ne puis résister plus long-tems aux senti-

mens qui l'agitent et qui l'entraînent... Une seule question encore me reste à te faire, et daigne, je t'en conjure, y répondre avec franchise; tranquillise ma conscience qui va bientôt m'appeler devant le trône de l'Eternel.

FARNSBOURG.

Demande, et je te répondrai.

L'ÉVÊQUE.

L'abbé que vous avez fait exécuter était-il réellement coupable? a-t-il été convaincu des crimes affreux qu'on reproche à sa mémoire?

FARNSBOURG.

Frédéric de Frobourg, tu as été, contre l'abbé, le protecteur de l'inncence : réponds à la question de l'évêque.

FRÉDÉRIC.

L'abbé était coupable; la conviction

a été pleine et entière. Les chevaliers qui m'ont accompagné l'attesteront avec moi par le nom du Très-Haut.

PLUSIEURS CHEVALIERS.

Nous le jurons! nous le jurons!

L'ÉVÊQUE.

Cela étant, il a mérité le supplice que vous lui avez infligé, et je vous pardonne l'insulte que, par ignorance peut-être, vous avez faite à son caractère. Je délie ce que j'avais lié, je révoque l'anathême, et je le change en bénédictions. (*Il leur impose les deux mains*). Que le Dieu tout-puissant, bénisse et protège toutes les expéditions que vous ferez pour le soutien de l'innocence; que sa sagesse et sa prudence guide toutes vos voies; que ses plus riches récompenses deviennent votre partage éternel, si vous venez à succom-

ber pendant que vous serez occupés de la défense du juste opprimé.

A ces paroles, tout le peuple tomba à genoux, et cria : Bénédiction ! bénédiction pour les nobles et bons chevaliers !

L'ÉVÊQUE (*à Farnsbourg*).

Et toi, viens sur mon cœur, fils maintenant réconcilié avec le ciel et avec l'Eglise ! Comme je me sens soulagé depuis que cette funeste dissention est terminée, depuis que j'ai appris à connaître et à estimer de si braves, de si loyaux chevaliers ! Accordez-moi, je vous en supplie, la première et probablement la dernière prière que mon âge me permettra de vous faire : suivez-moi dans mon château, je vous y invite tous sans exception. Recevez avec amitié ce que je pourrai vous y présenter, et si la bonne volonté et la

franchise relève un festin, aucun autre ne surpassera celui que je compte vous donner.

FARNSBOURG.

C'est avec une vive reconnaissance que nous acceptons ton invitation; mais nous aussi, nous avons une prière à te faire.

L'ÉVÊQUE.

Parlez, ordonnez, mes enfans: hélas! mon cœur, confondu, desire avec tant d'ardeur de ne pas vous céder en générosité!...... Si la chose est en mon pouvoir, vous ne l'aurez pas demandé en vain.

FARNSBOURG.

Nous nous disposions à célébrer des noces dans le château de mon ami, quand la nouvelle de l'anathême lancé contre nous est venu suspendre la cérémonie; tu viens de lever tous les obs-

tacles : mets le comble à tes bienfaits, en donnant la bénédiction nuptiale à nos enfans, que tes rigueurs avaient si vivement affligés. Cette démarche éclatante convaincra toute la contrée qu'on avait surpris ta religion contre nous ; et ton cœur, si susceptible de sentimens magnanimes, trouvera dans cette action une nouvelle jouissance bien digne de lui.

L'ÉVÊQUE.

Je suis vieux et faible : depuis longtemps je me tiens séparé du monde, pour ne m'occuper que du grand compte que je ne tarderai pas à rendre ; mais la tentation est trop forte, trop séduisante pour ne pas y succomber. Je bénirai vos enfans, et si Dieu exauce les vœux de son ancien et fidèle serviteur, ces unions seront sûrement les plus fortunees de la terre ; mais il faut avant tout.......

FARNSBOURG.

...... Il faut que nous acceptions ton festin et que nous vidions la coupe de l'hospitalité avec toi !

Les chevaliers prirent alors le chemin de la ville au milieu des cris d'alégresse de tous les habitans : c'était un spectacle à-la-fois agréable et touchant que de voir la marche du vieil évêque soutenu par les deux comtes ; et des femmes et des enfans sèmant de rameaux et de fleurs toute la route qu'ils parcoururent.

Déjà l'aurore s'annonçait, et les chevaliers faisaient encore retentir de leurs chants d'alégresse les salles du château de l'évêque de Constance ; mais on ne laissa pas le tems de se livrer au repos, à ceux qui se disposaient à le chercher, car les deux comtes firent sonner le

boute-selle. Ce mécompte ne dérangea pas cependant leur bonne humeur, car faits aux veilles et aux fatigues, une nuit passée sans sommeil n'était qu'une bagatelle pour des hommes pliés d'ailleurs à l'obéissance, et stimulés par la voix de l'honneur et de la gloire. Frédéric et Henri; Viesenborn et Eschenbach marchèrent à la tête des bandes. Leurs cœurs soupiraient ardemment après le moment d'une réunion qu'ils avaient achetée au prix de tant de chagrins et de peines; ils se représentaient la joie de leurs amantes, quand ils leurs annonceraient l'heureux succès de l'expédition et la levée de tous les obstacles qui s'étaient opposés à leur bonheur. Si les deux comtes n'y avaient pas mis d'empêchement, il est certain que, laissant pour cette fois à d'autres le soin de conduire les troupes, nos jeunes chevaliers

eussent donné la préférence à l'amour, et eussent pris les devants sur le cortège qui ne marchait que lentement par ménagement pour l'évêque. Le chapelain du comte de Farnsbourg revenait aussi avec toute la bande. On voyait la satisfaction et la joie briller sur son front : libre désormais de donner carrière aux mouvemens de son attachement et de son zèle, il jouissait de l'idée qu'il ne quitterait plus ces braves et nobles chevaliers qui le respectaient comme leur père et qu'il chérissait comme ses enfans.

En arrivant près du château de Farnsbourg, on résolut de s'y arrêter pendant quelques jours, parce que le voyage avait beaucoup fatigué l'évêque ; mais quand il s'aperçut que cette résolution altérait la joie générale, et que les amans étaient mornes et silencieux, au

lieu de songer au repos, il s'exécuta de bonne grâce, et pria lui-même les comtes d'ordonner le départ pour le lendemain.

Fin du Tome second.

